



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

KC

NEDL TRANSFER



HN 6P8G 9

9952

KC 9952









CHEFS-D'OEUVRE

DE

J. RACINE







## **Chefs d'oeuvre dramatiques français :**

---

**Corneille**, *Cinna*, *Cid*, *Horace*, *Polyeucte*,  
*Menteur*.

**Molière**, *l'Avare*, *Bourgeois Gentilhomme*,  
*Ecole des femmes*, *Malade imaginaire*,  
*Médecin malgré lui*, *Misanthrope*, *Pré-  
cieuses ridicules*, *Tartufe*.

**Ponsard**, *l'honneur et l'argent*, *Lucrèce*.

**Racine**, *Andromaque*, *Britannicus*, *Atha-  
lie*, *Esther*, *Iphigénie*, *Plaideurs*.

**Scribe**, *Camaraderie*, *Contes de la Reine  
de Navarre*, *Verre d'eau*.

**Souvestre**, *Henri Hamelin*.

**Voltaire**, *Mérope*, *Zaïre*.

**Wafflard**, *Voyage à Dieppe*.

**Bound, 25 and 30 Cents.**

**Chefs d'oeuvre dramatiques français.**

---

**R A C I N E**

---

**Esther.—Athalie**

---

**VOL. III.**



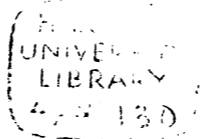
**BOSTON**

**SCHOENHOF & MOELLER, Foreign Books,**

**40 WINTER STREET,**

**1873.**

KC 9952



## PRÉFACE

---

La célèbre maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre de jeunes demoiselles rassemblées de tous les endroits du royaume, on n'y avait rien oublié de tout ce qui pouvait contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différents états où il lui plaira de les appeler. Mais, en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens, qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant : on leur met, pour ainsi dire, à profit leurs heures de récréation. On leur fait faire entre elles, sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses, qu'on leur a composées exprès, ou qu'elles-mêmes composent sur-le-champ. On les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues, ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées. On leur fait réciter par cœur et

déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poètes; et cela leur sert surtout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourraient avoir apportées de leurs provinces. On a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui peut les amuser innocemment, et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plupart des plus excellents vers de notre langue ayant été composés sur des matières fort profanes, et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison ont souhaité qu'il y eût quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si 'je ne pourrais pas faire sur quelque sujet de piété et de morale une espèce de poème où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'*Esther*, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paraissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu et de détachement du monde au milieu du monde

même. Et je crus de mon côté que je trouverais assez de facilité à traiter ce sujet, d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture sainte, ce qui serait, à mon avis, une espèce de sacrilège, je pourrais remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées.

J'entrepris donc la chose, et je m'aperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avait donné, j'exécutais en quelque sorte un dessein qui m'avait souvent passé dans l'esprit, qui était de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu cette partie du chœur que les païens employaient à chanter les louanges de leurs fausses divinités.

À dire vrai, je ne pensais guère que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités de l'Écriture, et la manière sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, même imparfaitement, aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper, et d'ailleurs ces jeunes demoiselles ont déclamé et chanté cet ouvrage avec tant de grâce, tant de modestie et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur maison : de sorte qu'un divertissement d'enfants est devenu le sujet



de l'empressement de toute la cour ; le roi lui-même, qui en avait été touché, n'ayant pu refuser à tout ce qu'il y a de plus grands seigneurs de les y mener, et ayant eu la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré, j'ai cra néanmoins que je pouvais emprunter deux ou trois traits d'Hérodote, pour mieux peindre Assuérus : car j'ai suivi le sentiment de plusieurs savants interprètes de l'Écriture, qui tiennent que ce roi est le même que le fameux Darius, fils d'Hystaspe dont parle cet historien. En effet, ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques-unes me paraissent des démonstrations. Mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote sur sa parole, lorsqu'il dit que les Perses n'élevaient ni temples, ni autels, ni statues à leurs dieux, et qu'ils ne se servaient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Écriture, aussi bien que par Xénophon, beaucoup mieux instruit que lui des mœurs et des affaires de la Perse, et enfin par Quinte-Curce.

On peut dire que l'unité de lieu est observée dans cette pièce, en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant, comme on voulait rendre ce divertissement

plus agréable à des enfants, en jetant quelque variété dans les décorations, cela a été cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans mes tragédies.

Je crois qu'il est bon d'avertir ici que, bien qu'il y ait dans *Esther* des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés par des filles avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée, qu'anciennement les habits des Persans et des juifs étaient de longues robes qui tombaient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette préface sans rendre à celui qui a fait la musique la justice qui lui est due, et sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agréments de la pièce. Tous les connaisseurs demeurent d'accord que depuis longtemps on n'a point entendu d'airs plus touchants ni plus convenables aux paroles. Quelques personnes ont trouvé la musique du dernier chœur un peu longue, quoiqu'elle très-belle. Mais qu'aurait-on dit de ces jeunes Israélites qui avaient tant fait de vœux à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étaient, si, ce péril étant passé, elles lui en avaient rendu de médiocres actions de grâces ? Elles auraient directement péché contre la louable coutume de leur nation, où l'on ne recevait de Dieu aucun bienfait signalé, qu'on ne l'en

remerciât sur-le-champ par de fort longs cantiques; témoin ceux de Marie, sœur de Moïse, de Déborah et de Judith, et tant d'autres dont l'Écriture est pleine. On dit même que les Juifs, encore aujourd'hui, célèbrent par de grandes actions de grâces le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman.

---

# ESTHER

TRAGÉDIE

PIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

- 1600 -

## PROLOGUE

LA PIÉTÉ.

### PERSONNAGES

**ASSUÉRUS**, roi de Perse.

**ESTHER**, reine de Perse,

**MARDOCHÉE**, oncle d'Esth

**AMAN**, favori d'Assuérus.

**ZARÈS**, femme d'Aman.

**HYDASPE**, officier du palais intérieur d'Assuérus.

**ASAPH**, autre officier d'Assuérus.

**ÉLISE**, confidente d'Esther.

**THAMAR**, Israélite de la suite d'Esther.

**GARDES** du roi Assuérus.

**CHŒUR** de jeunes filles israélites.

La scène est à Suse, dans le palais d'Assuérus.

## PROLOGUE

---

### LA PIÉTÉ

Du séjour bienheureux de la Divinité  
Je descends dans ce lieu (1) par la Grâce habité :  
L'Innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,  
Et n'a point sous les yeux d'asile plus fidèle.  
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints  
Tout un peuple naissant est formé par mes mains :  
Je nourris dans son cœur la semence féconde  
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.  
Un roi qui me protège, un roi victorieux  
A commis à mes soins ce dépôt précieux.  
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,  
Eparses en cent lieux, sans secours et sans guides :  
Pour elles, à sa porte, élevant ce palais,  
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.  
Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta mémoire !  
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire  
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits  
Les noms prédestinés des rois que tu chéris !  
Tu m'écoutes : ma voix ne t'est point étrangère ;  
Je suis la Piété, cette fille si chère,

(1) La maison de Saint-Cyr.

Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs :  
Du feu de ton amour j'allume ses désirs.  
Du zèle qui pour toi l'enflamme et le dévore  
La chaleur se répand du couchant à l'aurore :  
Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné ;  
Humilier ce front de splendeur couronné,  
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,  
Baiser avec respect le pavé de tes temples.  
De ta gloire animé, lui seul de tant de rois  
S'arme pour ta querelle et combat pour tes droits.  
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,  
S'abaissent contre toi pour l'affreuse hérésie ;  
La discorde en fureur frémit de toutes parts ;  
Tout semble abandonner tes sacrés étendards,  
Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres,  
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres :  
Lui seul invariable, et fondé sur la foi,  
Ne cherche, ne regarde et n'écoute que toi,  
Et, bravant du démon l'impuissant artifice,  
De la religion soutient tout l'édifice.  
Grand Dieu, juge ta cause, et déploie aujourd'hui  
Ce bras, ce même bras qui combattait pour lui,  
Lorsque des nations à sa perte animées  
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.  
Des mêmes ennemis je reconnais l'orgueil ;  
Ils viennent se briser contre le même écueil :  
Déjà rompant partout leurs plus fermes barrières.  
Du débris de leurs forts il couvre ses frontières.  
Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,  
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander ;  
Un fils qui, comme lui, suivi de la victoire,

Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire :  
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,  
L'éternel désespoir de tous ses ennemis :  
Pareil à ces esprits que ta justice envoie,  
Quand son roi lui dit : pars, il s'élançe avec joie,  
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,  
Et, tranquille, à ses pieds revient le déposer.

Mais, tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injure  
Vous qui goûtez ici des délices si pures,  
S'il permet à son cœur un moment de repos,  
A vos jeux innocents appelez ce héros :  
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,  
Et sur l'impiété la foi victorieuse.

Et vous qui vous plaisez aux folles passions  
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,  
Profanes amateurs de spectacles frivoles,  
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles  
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité ;  
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.





## ACTE PREMIER

---

*(Le théâtre représente l'appartement d'Esther.)*

### SCÈNE PREMIÈRE.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

Est-ce toi, chère Élise ? O jour trois fois heureux !  
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux !  
Toi qui, de Benjamin comme moi descendue,  
Fus de mes premiers ans la compagne assidue,  
Et qui, d'un même joug souffrant l'oppression,  
M'aidais à soupirer les malheurs de Sion !  
Combien ce temps encore est cher à ma mémoire !  
Mais toi, de ton Esther, ignorais-tu la gloire ?  
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,  
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher ?

ÉLISE.

Au bruit de votre mort justement éplorée,  
Du reste des humains je vivais séparée,  
Et de mes tristes jours n'attendais que la fin,  
Quand tout à coup, madame, un prophète divin :  
C'est pleurer trop longtemps une mort qui t'abuse,  
Lève-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suse :

- » Là, tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
- » Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.
- » Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées,
- » Sion; le jour approche, où le dieu des armées
- » Va de son bras puissant faire éclater l'appui :
- » Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui. »

Il dit : et moi, de joie et d'horreur pénétrée,  
 Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.  
 O spectacle ! ô triomphe admirable à mes yeux,  
 Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux !  
 Le fier Assuérus couronne sa captive,  
 Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive !  
 Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement  
 Le ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

## ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce  
 De l'altière Vasthi dont j'occupe la place,  
 Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,  
 La chassa de son trône ainsi que de son lit.  
 Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :  
 Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.  
 Dans ses nombreux Etats il fallut donc chercher  
 Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.  
 De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent :  
 Les filles de l'Égypte à Suse comparurent ;  
 Celles même du Parthe et du Scythe indompté  
 Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.  
 On m'élevait alors, solitaire et cachée,  
 Sous les yeux vigilants du sage Mardochée :  
 Tu sais combien je dois à ses heureux secours.

La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours :  
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,  
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.  
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,  
Il me tira du sein de mon obscurité ;  
Et sur mes faibles mains fondant leur délivrance,  
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.  
A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis ;  
Je vins : mais je cachai ma race et mon pays.  
Qui pourrait cependant l'exprimer les cabales  
Que formait en ces lieux ce peuple de rivaux,  
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,  
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt ?  
Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages :  
L'une d'un sang fameux vantait les avantages ;  
L'autre, pour se parer de superbes atours,  
Des plus adroites mains empruntait le secours :  
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,  
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.

Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus.  
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.  
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes ;  
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,  
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.  
De mes faibles attraits le roi parut frappé :  
Il m'observa longtemps dans un sombre silence ;  
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,  
Dans ce temps-là, sans doute, agissait sur son cœur.  
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur :  
Soyez reine, dit-il ; et dès ce moment même  
De sa main sur mon front posa son diadème.

Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,  
 Il combla de présents tous les grands de sa cour ;  
 Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,  
 Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.  
 Hélas ! durant ces jours de joie et de festins,  
 Quelle était en secret ma honte et mes chagrins !  
 Esther, disais-je, Esther, dans la pourpre est assise ;  
 La moitié de la terre à son sceptre est soumise :  
 Et de Jérusalem l'herbe cache les murs !  
 Sion, repaire affreux de reptiles impurs,  
 Voit de son temple saint les pierres dispersées !  
 Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées !

ÉLISE.

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis ?

ESTHER.

Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis.  
 Celui par qui le ciel règle ma destinée  
 Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

ELISE

Mardochée ? Eh ! peut-il approcher de ces lieux ?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.  
 Absent, je le consulte ; et ses réponses sages  
 Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages :  
 Un père a moins de soins du salut de son fils.  
 Déjà même, déjà, par ses secrets avis,  
 J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques  
 Que formaient contre lui deux ingrats domestiques.  
 Cependant mon amour pour notre nation

A rempli ce palais de filles de Sion :  
 Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,  
 Sous un ciel étranger comme moi transplantées,  
 Dans un lieu séparé de profanes témoins,  
 Je mets à les former mon étude et mes soins ;  
 Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,  
 Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,  
 Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,  
 Et goûter le plaisir de me faire oublier.  
 Mais à tous les Persans je cache leurs familles.  
 Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,  
 Compagnes autrefois de ma captivité,  
 De l'antique Jacob jeune postérité.

## SCÈNE II

ESTHER, ELISE, LE CHOEUR.

UNE ISRAËLITE, *chantant derrière le théâtre*

Ma sœur, quelle voix nous appelle ?

UNE AUTRE.

J'en reconnais les agréables sons :  
 C'est la reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.

La reine nous appelle :  
 Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR, *entrant sur la scène par plusieurs endroits différents.*

La reine nous appelle :  
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE.

Ciel ! quel nombreux essaim d'innocentes beautés  
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés ?  
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte !  
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.  
Puissent jusques au ciel vos soupirs innocents  
Monter comme l'odeur d'un agréable encens !  
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques !

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques  
Où vos voix si souvent, se mêlant à mes pleurs,  
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAËLITE *chante seule.*

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?

Tout l'univers admirait ta splendeur :

Tu n'es plus que poussière ; et de cette grandeur

Il ne nous reste plus que la triste mémoire.

Sion, jusques au ciel élevée autrefois,

Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,

Puissé-je demeurer sans voix,

Si dans mes chants ta douleur retracée

Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

TOUT LE CHOEUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux  
 Sacrés monts, fertiles vallées  
 Par cent miracles signalées !  
 Du doux pays de nos aïeux  
 Serons-nous toujours exilés ?

UNE ISRAÉLITE *seule*.

Quand verrai-je, ô Sion ! relever tes remparts,  
 Et de tes tours les magnifiques faîtes ?  
 Quand verrai-je de toutes parts  
 Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes ?

TOUT LE CHOEUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux  
 Sacrés monts, fertiles vallées  
 Par cent miracles signalées !  
 Du doux pays de nos aïeux  
 Serons-nous toujours exilés ?

## SCÈNE III

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHOEUR

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?  
 Que vois-je ! Mardochée ? O mon père, est-ce vous ?  
 Un ange du Seigneur sous son aile sacrée  
 A donc conduit vos pas et caché votre entrée ?  
 Mais d'où vient cet air sombre et ce cilice affreux,



Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux ?  
Que nous annoncez-vous ?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée !  
O d'un peuple innocent barbare destinée !  
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel...  
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël !

ESTHER.

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.  
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés ;  
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés :  
Toute la nation à la fois est proscrite.  
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,  
A pour ce coup funeste armé tout son crédit ;  
Et le roi trop crédule a signé cet édit.  
Prévenu contre nous par cette bouche impure.  
Il nous croit en horreur à toute la nature :  
Ses ordres sont donnés ; et dans tous ses États  
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.  
Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage !  
Le fer ne connaîtra ni le sexe ni l'âge ;  
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours ;  
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu, qui vois former des desseins si funestes,  
As-tu donc de Jacob abandonné les restes ?

## UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel, qui nous défendra, si tu ne nous défends ?

## MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.  
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères ;  
Il faut les secourir : mais les heures sont chères :  
Le temps vole, et bientôt amènera le jour  
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.  
Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,  
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

## ESTHER.

Hélas ! ignorez-vous quelles sévères lois  
Aux timides mortels cachent ici les rois ?  
Au fond de leur palais leur majesté terrible  
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible ;  
Et la mort est le prix de tout audacieux  
Qui sans être appelé se présente à leurs yeux,  
Si le roi dans l'instant, pour sauver le coupable,  
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.  
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,  
Ni le rang, ni le sexe ; et le crime est égal.  
Moi-même, sur son trône, à ses côtés assise,  
Je suis à cette loi, comme un autre, soumise :  
Et sans le prévenir, il faut pour lui parler  
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

## MARDOCHÉE.

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,  
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !  
Dieu parle ; et d'un mortel vous craignez le courroux !

Que dis-je ? votre via, Esther, est-elle à vous ?  
 N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?  
 N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue ?  
 Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,  
 Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas ?  
 Songez-y bien ; ce Dieu ne vous a pas choisie  
 Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,  
 Ni pour charmer les yeux des profanes humains :  
 Pour un plus noble usage il réserve ses saints.  
 S'immoler pour son nom et pour son héritage,  
 D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :  
 Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !  
 Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?  
 Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?  
 En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :  
 Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;  
 Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.  
 Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble :  
 Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;  
 Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,  
 Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,  
 Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle.  
 C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,  
 Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher :  
 Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,  
 Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.  
 Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers  
 Par la plus faible main qui soit dans l'univers ;  
 Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,  
 Vous périrez peut-être et toute votre race.

ESTHER.

Allez : que tous les Juifs dans Suse répandus,  
 A prier avec vous jour et nuit assidus,  
 Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,  
 Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.  
 Déjà la sombre nuit a commencé son tour ;  
 Demain, quand le soleil rallumera le jour,  
 Contente de périr, s'il faut que je périsse,  
 J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.  
 Qu'on s'éloigne un moment.  
*(Le chœur se retire vers le fond du théâtre.)*

SCÈNE IV

ESTHER, ELISE, LE CHOEUR

ESTHER.

O mon souverain roi,  
 Me voici donc tremblante et seule devant toi !  
 Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance  
 Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,  
 Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,  
 Il plut à ton amour de choisir nos aïeux :  
 Même tu leur promis de ta bouche sacrée  
 Une postérité d'éternelle durée.  
 Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi.  
 La nation chérie a violé sa foi ;  
 Elle a répudié son époux et son père,  
 Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère :  
 Maintenant elle sert sous un maître étranger.  
 Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger :  
 Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,

Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,  
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel  
Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.  
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,  
Pourrait anéantir la foi de tes oracles ;  
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,  
Le saint que tu promets et que nous attendons ?  
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,  
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches  
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits ;  
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.

Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,  
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,  
Et que je mets au rang des profanations  
Leur table, leurs festins et leurs libations ;  
Que même cette pompe où je suis condamnée,  
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée  
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,  
Seule et dans le secret je le foule à mes pieds ;  
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,  
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.  
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt  
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt :  
Ce moment est venu ; ma prompte obéissance  
Va d'un roi redoutable affronter la présence.  
C'est pour toi que je marche ; accompagne mes pas  
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas ;  
Commande, en me voyant, que son courroux s'apaise,  
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.  
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis :  
Tourne enfin sa fureur contre nos enn

## SCÈNE V.

*(Toute cette scène est chantée.)*

## LE CHŒUR.

UNE ISRAËLITE *seule.*

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes :

A nos sanglots donnons un libre cours :

Levons les yeux vers les saintes montagnes

D'où l'innocence attend tout son secours.

O mortelles alarmes !

Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux :

Il ne fut jamais sous les cieux

Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAËLITE.

N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux

De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,

Et traîné ses enfants captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHŒUR

O mortelles alarmes !

LA MÊME ISRAËLITE.

Faibles agneaux livrés à des loups furieux,

Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

## UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements  
Qui parent notre tête.

## UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillements  
Conformes à l'horrible fête  
Que l'impie Aman nous apprête.

## TOUT LE CHŒUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements  
Qui parent notre tête.

## UNE ISRAÉLITE.

Quel carnage de toutes parts !  
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,  
Et la sœur et le frère,  
Et la fille et la mère,  
Le fils dans les bras de son père !  
Que de corps entassés, que de membres éparés,  
Privés de sépulture !  
Grand Dieu, tes saints sont la pâture  
Des tigres et des léopards !

## UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas ! si jeune encore,  
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?  
Ma vie à peine a commencé d'éclorre :  
Je tomberai comme une fleur  
Qui n'a vu qu'une aurore.  
Hélas ! si jeune encore,  
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

## UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,  
 Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus ?  
 Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,  
 Et nous portons la peine de leurs crimes.

## TOUT LE CHOEUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :  
 Non, non, il ne souffrira pas  
 Qu'on égorge ainsi l'innocence.

## UNE ISRAËLITE seule.

Hé quoi ! dirait l'impiété,  
 Où donc est-il, ce Dieu si redouté  
 Dont Israël nous vantait la puissance ?

## UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,  
 Frémissez, peuples de la terre !  
 Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,  
 Est le seul qui commande aux cieux :  
 Ni les éclairs ni le tonnerre  
 N'obéissent point à vos dieux.

## UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

## UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

## TOUT LE CHOEUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :  
 Non, non, il ne souffrira pas



Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne,  
 Dieu, que la lumière environne,  
 Qui voles sur l'aile des vents,  
 Et dont le trône est porté par des anges :

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de simples enfants  
 Avec eux chantent tes louanges ;

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressants dangers ;  
 Donne à ton nom la victoire ;  
 Ne souffre point que ta gloire  
 Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Arme-toi, viens nous défendre ;  
 Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre.  
 Que les méchants apprennent aujourd'hui  
 A craindre ta colère.  
 Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère  
 Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressants dangers ;  
 Donne à ton nom la victoire ;  
 Ne souffre point que ta gloire  
 Passe à des dieux étrangers.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II

*(Le théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.)*

---

### SCÈNE PREMIÈRE

AMAN, HYDASPE

AMAN.

Hé quoi ! lorsque le jour ne commence qu'à luire,  
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire ?

HYDASPE.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi,  
Que ces portes, seigneur, n'obéissent qu'à moi.  
Venez. Partout ailleurs on pourrait nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre ?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,  
Je me souviens toujours que je vous ai juré  
D'exposer à vos yeux, par des avis sincères,  
Tout ce que ce palais renferme de mystères.  
Le roi d'un noir chagrin parait enveloppé ;  
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.

Pendant que tout gardait un silence paisible,  
 Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible.  
 J'ai couru. Le désordre était dans ses discours ;  
 Il s'est plaint d'un péril qui menaçait ses jours ;  
 Il parlait d'ennemi, de ravisseur farouche ;  
 Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche,  
 Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.  
 Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit,  
 Pour écarter de lui ces images funèbres,  
 Il s'est fait apporter ces annales célèbres  
 Où les faits de son règne, avec soin amassés,  
 Par de fidèles mains chaque jour sont tracés ;  
 On y conserve écrits le service et l'offense ;  
 Monuments éternels d'amour et de vengeance.  
 Le roi, que j'ai laissé plus calme dans son lit,  
 D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel temps de sa vie a-t-il choisi l'histoire ?

HYDASPE.

Il revoit tous ces temps si remplis de sa gloire,  
 Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus  
 Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus,

AMAN.

Ce songe, Hydaspes, est donc sorti de son idée ?

HYDASPE.

Entre tous les rois fameux dans la Chaldée,  
 Il a fait assembler ceux qui savent le mieux  
 Lire en un songe obscur les volontés des cieux...  
 Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite ?

Votre âme en m'écoutant paraît tout interdite ;  
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis ?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis ?  
Haï, craint, envié, souvent plus misérable  
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable !

HYDASPE.

Hé ! qui jamais du ciel eut des regards plus doux ?  
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers ! Tous les jours un homme... un vil esclave,  
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'Etat et du roi ?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi ?

HYDASPE.

Qui ? ce chef d'une race abominable, impie !

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, seigneur ! d'une si belle vie  
Un si faible ennemi peut-il troubler la paix ?

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais.  
En vain de la faveur du plus grand des monarques  
Tout révere à genoux les glorieuses marques ;

Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés  
 N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,  
 Lui, fièrement assis, et la tête immobile,  
 Traite tous ces honneurs d'impiété servile,  
 Présente à mes regards un front séditieux,  
 Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux.  
 Du palais cependant il assiège la porte :  
 A quelque heure que j'entre, Hydaspes, ou que je sorte,  
 Son visage odieux m'afflige et me poursuit ;  
 Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.  
 Ce matin, j'ai voulu devancer la lumière ;  
 Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,  
 Revêtu de lambeaux, tout pâle, mais son œil  
 Conservait sous la cendre encor le même orgueil.  
 D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace ?  
 Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,  
 Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui ?  
 Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui ?

## HYDASPE.

Seigneur, vous le savez, son avis salulaire  
 Découvrit de Tharès le complot sanguinaire.  
 Le roi promit alors de le récompenser :  
 Le roi, depuis ce temps, paraît n'y plus penser.

## AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.  
 J'ai su de mon destin corriger l'injustice :  
 Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,  
 Je gouverne l'empire où je fus acheté ;  
 Mes richesses des rois égalent l'opulence ;

Environné d'enfants, soutiens de ma puissance,  
 Il ne manque à mon front que le bandeau royal ;  
 Cependant (des mortels aveuglement fatal !)  
 De cet amas d'honneurs la douceur passagère  
 Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère ;  
 Mais Mardochée, assis aux portes du palais,  
 Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits ;  
 Et toute ma grandeur me devient insipide  
 Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

## HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours ;  
 La nation entière est promise aux vautours.

## AMAN.

Ah ! que ce temps est long à mon impatience !  
 C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,  
 C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,  
 Les a livrés au bras qui les va foudroyer.  
 C'était trop peu pour moi d'une telle victime ;  
 La vengeance trop faible attire un second crime.  
 Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,  
 Dans sa juste fureur ne peut trop éclater,  
 Il faut des châtimens dont l'univers frémissé ;  
 Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice ;  
 Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.  
 Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :  
 Il fut des Juifs ; il fut une insolente race :  
 Répandus sur la terre, ils en couvraient la face :  
 Un seul osa d'Aman attirer le courroux ;  
 Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

## HYDASPE.

Ce n'est donc pas, seigneur, le sang amalecité  
Dont la voix à les perdre en secret vous excite ?

## AMAN.

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,  
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux ;  
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage ;  
Que, jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage ;  
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé ;  
Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,  
Mon âme à ma grandeur tout entière attachée,  
Des intérêts du sang est faiblement touchée.  
Mardochée est coupable ; et que faut-il de plus ?  
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus ;  
J'inventai des couleurs ; j'armai la calomnie ;  
J'intéressai sa gloire ; il trembla pour sa vie :  
Je les peignis puissants, riches, séditieux ;  
Leur Dieu même ennemi de tous les autres dieux.  
Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,  
Et d'un culte profane infecte votre empire ?  
Etrangers dans la Perse, à nos lois opposés,  
Du reste des humains ils semblent divisés,  
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,  
Et, détestés partout, détestent tous les hommes.  
Prévenez, punissez leurs insolents efforts ;  
De leur dépouille enfin grossissez vos trésors.  
Je dis et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même,  
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême ;  
Assure, me dit-il, le repos de ton roi ;  
Va, perds ces malheureux ; leur dépouille est toi.

Toute la nation fut ainsi condamnée.  
 Du carnage avec lui je réglai la journée.  
 Mais de ce traître enfin le trépas différé  
 Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.  
 Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.  
 Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie ?

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer ?  
 Dites au roi, seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens, pour épier ce moment favorable.  
 Tu connais comme moi ce prince inexorable ;  
 Tu sais combien, terrible en ses soudains transports,  
 De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.  
 Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile :  
 Mardochée à ses yeux est une âme trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous ? Allez, et faites promptement  
 Elever de sa mort le honteux instrument.

AMAN.

J'entends du bruit ; je sors. Toi, si le roi m'appelle...

HYDASPE.

Il suffit.



## SCÈNE II

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH, SUITE  
D'ASSUÉRUS

ASSUÉRUS.

Ainsi donc, sans cet avis fidèle,  
Deux traîtres dans son lit assassinaient leur roi ?  
Qu'on me laisse ; et qu'Asaph seul demeure avec moi.

## SCÈNE III

## ASSUÉRUS, ASAPH

ASSUÉRUS, *assis sur son trône.*

Je veux bien l'avouer, de ce couple perfide  
J'avais presque oublié l'attentat parricide ;  
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit  
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit,  
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,  
Et que dans les tourments ils laissèrent la vie.  
Mais ce sujet zélé qui, d'un œil si subtil,  
Sut de leurs noirs complots développer le fil,  
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,  
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,  
Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu ?

ASAPH.

On lui promet beaucoup : c'est tout ce que j'ai su.

ASSUÉRUS.

Oh ! d'un si grand service oublié trop condamnable !

Des embarras du trône effet inévitable !  
 De soins tumultueux un prince environné  
 Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné ;  
 L'avenir l'inquiète et le présent le frappe :  
 Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe ;  
 Et de tant de mortels à toute heure empressés  
 A nous faire valoir leurs soins intéressés  
 Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle  
 Prennent à notre gloire un intérêt fidèle,  
 Du mérite oublié nous fassent souvenir,  
 Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.  
 Ah ! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance  
 Qu'un si rare bienfait à ma reconnaissance !  
 Et qui voudrait jamais s'exposer pour son roi ?  
 Ce mortel, qui montra tant de zèle pour moi,  
 Vit-il encore ?

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plus tôt demandé son salaire ?  
 Quel pays reculé le cache à mes bienfaits ?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du palais,  
 Sans se plaindre de vous ni de sa destinée,  
 Il y traite, seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu  
 Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu ?

ASAPÉ.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et son pays ?

ASAPÉ.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,  
C'est un de ces captifs à périr destinés,  
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif ? O ciel ! sur le point que la vie,  
Par mes propres sujets m'allait être ravie,  
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissants !  
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans !  
Mais puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.  
Holà, quelqu'un.

## SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPÉ.

HYDASPE.

Seigneur ?

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte ;  
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour,

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour.

ASSUÉRUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

## SCÈNE V

ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Approche, heureux appui du trône de ton maître,  
 Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois  
 Du sceptre dans ma main as soulagé le poids.  
 Un reproche secret embarrasse mon âme.  
 Je sais combien est pur le zèle qui t'enflamme :  
 Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,  
 Et mon intérêt seul est le but où tu cours.  
 Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime  
 Qui veut combler d'honneur un sujet qu'il estime ?  
 Par quel gage éclatant, et digne d'un grand roi,  
 Puis-je récompenser le mérite et la foi ?  
 Ne donne point de borne à ma reconnaissance ;  
 Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

AMAN, à part.

C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer ;  
 Et quel autre que toi peut-on récompenser ?

ASSUÉRUS.

Que penses-tu ?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage  
 Des monarques persans la conduite et l'usage :  
 Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous ;  
 Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous ?  
 Votre règne aux neveux doit servir de modèle.

Vous voulez d'un sujet reconnaître le zèle :  
 L'honneur seul peut flatter un esprit généreux :  
 Je voudrais donc, seigneur, que ce mortel heureux,  
 De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,  
 Et portant sur le front le sacré diadème,  
 Sur un de vos coursiers pompeusement orné,  
 Aux yeux de vos sujets dans Suse fût mené :  
 Que, pour comble de gloire et de magnificence,  
 Un seigneur éminent en richesse, en puissance,  
 Enfin de votre empire après vous le premier,  
 Par la bride guidât son superbe coursier ;  
 Et lui-même, marchant en habits magnifiques,  
 Criât à haute voix dans les places publiques :  
 « Mortels, prosternez-vous : c'est ainsi que le roi  
 » Honore le mérite, et couronne la foi. »

## ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire :  
 Avec mes volontés ton sentiment conspire.  
 Va, ne perds point de temps ; ce que tu m'as dicté,  
 Je veux de point en point qu'il soit exécuté ;  
 La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.  
 Aux portes du palais prends le Juif Mardochée,  
 C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui :  
 Ordonne son triomphe, et marche devant lui ;  
 Que Suse par ta voix de son nom retentisse,  
 Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.  
 Sortez tous.

AMAN, à part.

Dieux !

## SCÈNE VI

## ASSUÉRUS

Le prix est sans doute inouï ;  
 Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui :  
 Mais plus la récompense est grande et glorieuse,  
 Plus même de ce Juif la race est odieuse,  
 Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat  
 Combien Assuérus redoute d'être ingrat.  
 On verra l'innocent discerné du coupable :  
 Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable ;  
 Leur crime...

## SCÈNE VII

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR,

UNE PARTIE DU CHŒUR.

*(Esther entre, s'appuyant sur Élise : quatre  
 Israélites soutiennent sa robe)*

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre, on porte ici ses pas !  
 Quel mortel insolent vient chercher le trépas ?  
 Gardes... C'est vous, Esther ? quoi ! sans être attendue ?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue.  
 Je me meurs. *(Elle tombe évanouie.)*

ASSUÉRUS.

Dieux puissants ! quelle étrange pâleur  
 De son teint tout à coup efface la couleur !

Esther, que craignez-vous ? suis-je pas votre frère ?  
 Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère ?  
 Vivez : le sceptre d'or que vous tend cette main  
 Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,  
 Et rappelle en mon sein mon âme fugitive ?

ASSUÉRUS.

Ne connaissez-vous pas la voix de votre époux ?  
 Encore un coup, vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte  
 L'auguste majesté sur votre front empreinte ;  
 Jugez combien ce front irrité contre moi  
 Dans mon âme troublée a dû jeter d'effroi !  
 Sur ce trône sacré qu'environne la foudre  
 J'ai cru vous voir tout prêt à me rédaire en poudre.  
 Hélas ! sans frissonner quel cœur audacieux  
 Soutiendrait les éclairs qui partaient de vos yeux ?  
 Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle...

ASSUÉRUS.

O soleil ! ô flambeau de lumière immortelle !  
 Je me trouble moi-même ; et sans frémissement  
 Je ne puis voir sa peine et son saisissement.  
 Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse.  
 Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,  
 Éprouvez seulement son ardente amitié.  
 Faut-il de mes Etats vous donner la moitié ?

## ESTHER.

Hé ! se peut-il qu'un roi craint de la terre entière,  
 Devant qui tout fléchit et baise la poussière,  
 Jette sur son esclave un regard si serein,  
 Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain ?

## ASUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire  
 Et ces profonds respects que la terreur inspire,  
 A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,  
 Et fatiguent souvent leur triste possesseur.  
 Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce  
 Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.  
 De l'aimable vertu doux et puissants attraits !  
 Tout respire en Esther l'innocence et la paix  
 Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,  
 Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.  
 Que dis-je ! sur ce trône assis auprès de vous,  
 Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,  
 Et crois que votre front prête à mon diadème  
 Un éclat qui le rend respectable aux dieux même.  
 Osez donc me répondre, et ne me cachez pas  
 Quel sujet important conduit ici vos pas.  
 Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous ressent ?  
 Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel dressent.  
 Parlez : de vos désirs le succès est certain,  
 Si ce succès dépend d'une mortelle main.

## ESTHER.

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore  
 Un intérêt pressant veut que je vous implore :



J'attends ou mon malheur ou ma félicité ;  
 Et tout dépend, seigneur, de votre volonté.  
 Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,  
 Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah ! que vous enflammez mon désir curieux !

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,  
 Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,  
 Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table  
 Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,  
 Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur,  
 J'oserai devant lui rompre ce grand silence ;  
 Et j'ai pour m'expliquer besoin de sa présence.

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez !  
 Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.

*(A ceux de sa suite)*

Vous, que l'on cherche Aman ; et qu'on lui fasse entendre  
 Qu'invité chez la reine il ait soin de s'y rendre.

### SCÈNE VIII

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR,  
 HYDASPE, UNE PARTIE DU CHOEUR

HYDASPE.

Les savants Chaldéens, par votre ordre appelés,  
 Dans cet appartement, seigneur, sont assemblés.

## ASSUÉRUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée :  
 Vous-même en leur réponse êtes intéressée.  
 Venez, derrière un voile écoutant leurs discours.  
 De vos propres clartés me prêter le secours.  
 Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

## ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide,  
 Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,  
 A l'abri de ce trône attendez mon retour.

## SCÈNE IX

*(Cette scène est partie déclamée et partie chantée.)*

## ELISE, UNE PARTIE DU CHOEUR

## ÉLISE.

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes?  
 D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter.  
 Est-ce Dieu, sont-ce les hommes  
 Dont les œuvres vont éclater ?  
 Vous avez vu quelle ardente colère  
 Allumait de ce roi le visage sévère.

## . UNE ISRAËLITE.

Des éclairs de ses yeux l'œil était ébloui.

## UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible,

ESTHER

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible  
En un moment s'est-il épanoui ?

UNE ISRAËLITE *chante.*

Un moment a changé ce courage inflexible :  
Le lion rugissant est un agneau paisible.  
Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur  
Cet esprit de douceur.

LE CHŒUR *chante.*

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur  
Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAËLITE *chante.*

Tel qu'un ruisseau docile  
Obéit à la main qui détourne son cours,  
Et, laissant de ses eaux partager le secours,  
Va rendre tout un champ fertile :  
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,  
Le cœur des rois est ainsi dans ta main.

ÉLISE.

Ah ! que je crains, mes sœurs ; les funestes nuages  
Qui de ce prince obscurcissent les yeux !  
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux !

UNE ISRAËLITE.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les cieux  
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHOEUR *chante.*

Malheureux, vous quittez le maître des humains  
Pour adorer l'ouvrage de vos mains !

UNE ISRAËLITE *chante.*

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :  
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché ?  
Quand sera le voile arraché  
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre ?  
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :  
Jusqu'à quand seras-tu caché ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAËLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel ! si quelque infidèle,  
Écoutant nos discours, nous allait déceler !

ÉLISE.

Quoi ! fille d'Abraham, une crainte mortelle  
Semble déjà vous faire chanceler !  
Hé ! si l'impie Aman, dans sa main homicide,  
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,  
A blasphémer le nom du Tout-Puissant  
Voulait forcer votre bouche timide !

UN AUTRE ISRAËLITE.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,  
Si nous ne courbons les genoux  
Devant une muette idole,  
Commandera qu'on nous immole.  
Chère sœur, que choisirez-vous ?

## LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi, je pourrais trahir le Dieu que j'aime !  
 J'adorerais un dieu sans force et sans vertu,  
 Reste, d'un tronc par les vents abattu,  
 Qui ne peut se sauver lui-même !

LE CHŒUR *chante.*

Dieux impuissants, dieux sourds, tous ceux qui vous im-  
 Ne seront jamais entendus : [plorent  
 Que les démons et ceux qui les adorent  
 Soient à jamais détruits et confondus !

UNE ISRAÉLITE *chante.*

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,  
 Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.  
 Dans les craintes, dans les ennuis,  
 En ses bontés mon âme se confie.  
 Veut-il par mon trépas que je le glorifie ?  
 Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,  
 Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie ?

## ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

## UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'une autre porte envie.

## ÉLISE.

Tous ses jours paraissent charmants ;  
 L'or éclate en ses vêtements :  
 Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse ;  
 Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements ;

Il s'endort, il s'éveille au son des instruments ;  
Son cœur nage dans la mollesse.

## UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,  
Il espère revivre en sa postérité ;  
Et d'enfants à sa table une riante troupe  
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.  
(*Tout le reste est chanté.*)

## LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant  
Sur qui ces biens coulent en abondance.  
Plus heureux le peuple innocent  
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance !

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Pour contenter ses frivoles désirs  
L'homme insensé vainement se consume  
Il trouve l'amertume  
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE *seule.*

Le bonheur de l'impie est toujours agité :  
Il erre à la merci de sa propre inconstance.  
Ne cherchons la félicité  
Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME *avec une autre.*

O douce paix !  
O lumière éternelle !  
Beauté toujours nouvelle !  
Heureux le cœur épris de tes attraits !

O douce paix !  
 Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LE CHŒUR.

O douce paix !  
 O lumière éternelle !  
 Beauté toujours nouvelle !  
 Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LA MÈME *seule.*

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit,  
 Et le calme en son cœur ne trouve point de place :  
 Le glaive au dehors le poursuit ;  
 Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint :  
 L'affreux tombeau pour jamais les dévore.  
 Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint ;  
 Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix !  
 Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

ÉLISE, *sans chanter.*

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.  
 On nous appelle : allons rejoindre notre reine.

FIN DU SECOND ACTE

## ACTE III

*(Le théâtre représente les jardins d'Esther, et un des côtés du salon où se fait le festin.)*

### SCÈNE PREMIÈRE

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin,  
Et ce salon pompeux est le lieu du festin ?  
Mais tandis que la porte en est encor fermée,  
Ecoutez les conseils d'une épouse alarmée.  
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous,  
Dissimulez, seigneur, cet aveugle courroux ;  
Eclaircissez ce front où la tristesse est peinte ;  
Les rois craignent surtout le reproche et la plainte.  
Seul entre tous les grands par la reine invité,  
Ressemblez donc aussi cette félicité.  
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.  
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche :  
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,  
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,  
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie.  
Il est des contre-temps qu'il faut qu'un sage essaie :  
Souvent avec prudence un outrage enduré  
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.



## AMAN.

O douleur ! ô supplice affreux à la pensée !  
 O honte ! qui jamais ne peut être effacée !  
 Un exécration Juif, l'opprobre des humains,  
 S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains !  
 C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire ;  
 Malheureux, j'ai servi de héraut à sa gloire !  
 Le traître ! il insultait à ma confusion ;  
 Et tout le peuple même, avec dérision,  
 Observant la rougeur qui couvrait mon visage,  
 De ma chute certaine en tirait le présage.  
 Roi cruel, ce sont là les jeux où tu te plais !  
 Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits  
 Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,  
 Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

## ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention ?  
 Il croit récompenser une bonne action.  
 Ne faut-il pas, seigneur, s'étonner au contraire  
 Qu'il en ait si longtemps différé le salaire ?  
 Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil ;  
 Vous-même avez dicté tout ce triste appareil ;  
 Vous êtes après lui le premier de l'empire.  
 Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire ?

## AMAN.

Il sait qu'il me doit tout, et que, pour sa grandeur,  
 J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur,  
 Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance  
 J'ai fait taire les lois et gémir l'innocence :

Que pour lui, des Persans bravant l'aversion,  
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction :  
Et, pour prix de ma vie à leur haine exposée,  
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée !

## ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter ?  
Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater,  
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,  
Entre nous, avaient-ils d'autre objet que vous-même ?  
Et, sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés,  
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez ?  
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste....  
Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteste.  
Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi,  
Ce Juif, comblé d'honneurs, me cause quelque effroi :  
Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre ;  
Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.  
De ce léger affront songez à profiter.  
Peut-être la fortune est prête à vous quitter :  
Aux plus affreux excès son inconstance passe :  
Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse,  
Où tendez-vous plus haut ? Je frémis quand je voi  
Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi :  
La chute désormais ne peut être qu'horrible.  
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible :  
Regagnez l'Hellespont et ces bords écartés  
Où vos aïeux errants jadis furent jetés.  
Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée  
Chassa tout Amalec de la triste Idumée.  
Aux malices du sort enfin dérobez-vous.

Nos plus riches trésors marcheront devant nous ;  
 Vous pouvez du départ me laisser la conduite ;  
 Surtout de vos enfants j'assurerai la fuite.  
 N'ayez soin cependant que de dissimuler.  
 Contente, sur vos pas vous me verrez voler ;  
 La mer la plus terrible et la plus orageuse  
 Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse.  
 Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher :  
 C'est Hydaspes,

## SCÈNE II.

AMAN, ZARÈS, HYDASPE.

HYDASPE.

Seigneur, je courais vous chercher :  
 Votre absence en ces lieux suspend toute la joie ;  
 Et pour vous y conduire Assuérus m'envoie.

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin ?

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?  
 Quoi ! toujours de ce Juif l'image vous désole ?  
 Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.  
 Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur ?  
 Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur ?  
 On a payé le zèle, on punira le crime ;  
 Et l'on vous a, seigneur, orné votre victime.  
 Je me trompe, ou vos vœux par Esther secondés  
 Obtiendront plus encor que vous ne demandez,

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce ?

HYDASPE.

J'ai des savants devins entendu la réponse :  
Ils disent que la main d'un perfide étranger  
Dans le sang de la reine est prête à se plonger.  
Et le roi, qui ne sait où trouver le coupable,  
N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux :  
Il faut craindre surtout leur chef audacieux.  
La terre avec horreur dès longtemps les endure ;  
Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.  
Ah ! je respire enfin. Chère Zarès, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu ;  
Sans doute leur concert va commencer la fête.  
Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

## SCÈNE III.

ÉLISE, LE CHOEUR.

*(Ceci se récite sans chant.)*

UNE DES ISRAËLITES.

C'est Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même ; et j'en frémis, ma sœur.

## LA PREMIÈRE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

## L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

## LA PREMIÈRE.

C'est celui qui trouble la terre.

## ÉLISE.

Peut-on, en la voyant, ne le connaître pas ?  
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

## UNE ISRAÉLITE.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

## UNE AUTRE.

Je croyais voir marcher la mort devant ses pas.

## UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie :  
Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé  
Qu'il avait dans les yeux une barbare joie  
Dont tout mon sang est encore troublé.

## ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace !  
Je le vois, mes sœurs, je le voi :  
A la table d'Esther ; l'insolent près du roi  
A déjà pris sa place.

## UNE DES ISRAÉLITES.

Ministres du festin, de grâce, dites-nous,  
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous ?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME.

Les pleurs des misérables,

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables.

LA TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse:  
 Chantons, on nous l'ordonne ; et que puissent nos chants  
 Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,  
 Comme autrefois David, par ses accords touchants,  
 Calmait d'un roi jaloux la sauvage tristesse !  
*(Tout le reste de cette scène est chanté.)*

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux,  
 Lorsqu'un roi généreux,  
 Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime !  
 Heureux le peuple, heureux le roi lui-même !

TOUT LE CHŒUR.

O repos ! ô tranquillité !  
 O d'un parfait bonheur assurance éternelle,  
 Quand la suprême autorité  
 Dans ses conseils a toujours auprès d'elle  
 La justice et la vérité !

*(Les quatre stances suivantes sont chantées alternativement par une voix seule et par le chœur.)*

## UNE ISRAËLITE.

Rois, chassez la calomnie :  
 Ses criminels attentats  
 Des plus paisibles États  
 Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,  
 Poursuit partout l'innocent.  
 Rois, prenez soin de l'absent  
 Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche  
 Craignez la feinte douceur :  
 La vengeance est dans son cœur,  
 Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile  
 Sème de fleurs son chemin :  
 Mais sur ses pas vient enfin  
 Le repentir inutile.

UNE ISRAËLITE *seule*

D'un souffle l'aigle écarte les nuages,  
 Et chasse au loin la foudre et les orages :  
 Un roi sage, ennemi du langage menteur,  
 Écarte d'un regard le perfide imposteur.

## UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,  
 Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux :  
 Mais un roi sage et qui hait l'injustice,  
 Qui sous la loi du riche impérieux

ACTE III, SCÈNE III

Ne souffre point que le pauvre gémissé,  
Est le plus beau présent des cieus.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorent son appui  
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAËLITE *seule*.

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles  
De tout conseil barbare et mensonger.

Il est temps que tu t'éveilles :

Dans le sang innocent ta main va se plonger  
Pendant que tu sommeilles.

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles  
De tout conseil barbare et mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière !  
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis  
Le bruit de ta valeur te servir de barrière !  
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis ;

Que de ton bras la force les renverse ;

Que de ton nom la terreur les disperse :

Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats  
Comme d'enfants une troupe inutile ;

Et si par un chemin il entre en tes États,

Qu'il en sorte par plus de mille.



## SCÈNE IV

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR

ASSUÉRUS, à *Esther*.

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes :  
 Une noble pudeur à tout ce que vous faites  
 Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.  
 Quel climat renfermait un si rare trésor ?  
 Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance ?  
 Et quelle main si sage éleva votre enfance ?  
 Mais dites promptement ce que vous demandez :  
 Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés ;  
 Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,  
 Demander la moitié de ce puissant empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.  
 Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,  
 Puisque mon roi lui-même à parler me convie,  
     *(Elle se jette aux pieds du roi.)*  
 J'ose vous implorer, et pour ma propre vie,  
 Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné  
 Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, *la relevant*.

A périr ! vous ! Quel peuple ? Et quel est ce mystère ?

AMAN, à *part*.

Je tremble.

ESTHER.

Esther, seigneur, eut un Juif pour son père :  
De vos ordres sanglants vous savez la rigueur.

AMAN, *à part.*

Ah ! dieux !

ASSUÉRUS.

Ah ! de quel coup me percez-vous le cœur !  
Vous la fille d'un Juif ! Hé quoi ! tout ce que j'aime !  
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,  
Que je croyais du ciel les plus chères amours,  
Dans cette source impure aurait puisé ses jours !  
Malheureux !

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière :  
Mais je demande au moins que, pour grâce dernière,  
Jusqu'à la fin, seigneur, vous m'entendiez parler,  
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture !  
Ces Juifs dont vous voulez délivrer la nature,  
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,  
D'une riche contrée autrefois souverains,  
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,  
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.  
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,  
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.  
L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage :

Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,  
 Juge tous les mortels avec d'égaux lois,  
 Et du haut de son trône interroge les rois :  
 Des plus fermes États la chute épouvantable,  
 Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable,

Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :  
 Rois, peuples, en un jour tout se vit disperser ;  
 Sous les Assyriens leur triste servitude  
 Devint le juste prix de leur ingratitude.  
 Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,  
 Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,  
 L'appela par son nom, le promit à la terre,  
 Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,  
 Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,  
 Mit des superbes rois la dépouille en sa main,  
 De son temple détruit vengea sur eux l'injure :  
 Babylone paya nos pleurs avec usure.  
 Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,  
 Regarda notre peuple avec des yeux de paix,  
 Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines ;  
 Et le temple déjà sortait de ses ruines.  
 Mais, de ce roi si sage héritier insensé,  
 Son fils interrompit l'ouvrage commencé,  
 Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,  
 Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place,  
 Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux !  
 Dieu regarda sa pitié son peuple malheureux .  
 Disions-nous ; un roi règne, ami de l'innocence,  
 Partout du nouveau prince on vantait la clémence ;  
 Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.  
 Ciel ! verra-t-on toujours, par de cruels esprits,

Des princes les plus doux l'oreille environnée,  
 Et du bonheur public la source empoisonnée ?  
 Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté  
 Est venu dans ces lieux souffler la cruauté :  
 Un ministre ennemi de votre propre gloire...

AMAN.

De votre gloire ! moi ! Ciel ! la pourriez-vous croire ?  
 Moi qui n'ai d'autre objet ni d'autre dieu...

ASSUÉRUS

Tais-toi.

Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi ?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare.  
 C'est lui ; c'est ce ministre infidèle et barbare  
 Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,  
 Contre notre innocence arma votre vertu.  
 Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable  
 Aurait de tant d'horraurs disté l'ordre effroyable !  
 Partout l'affreux signal en même temps donné  
 De meurtres remplir l'univers étonné :  
 On verra, sous le nom du plus juste des princes,  
 Un perfide étranger désoler vos provinces ;  
 Et dans ce palais même, en proie à son courroux,  
 Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.

Et que reproche aux Juifs sa haine envaincée ?  
 Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?  
 Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?  
 Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?  
 Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,

Pendant que votre main sur eux appesantie  
 A leurs persécuteurs les livrait sans secours,  
 Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,  
 De rompre des méchants les trames criminelles,  
 De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.  
 N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien :  
 Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,  
 Dissipa devant vous les innombrables Scythes,  
 Et renferma les mers dans vos vastes limites :  
 Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein  
 De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.  
 Hélas ! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUÉRUS.

Mardochée !

ESTHER.

Il restait seul de notre famille.  
 Mon père était son frère. Il descend comme moi  
 Du sang infortuné de notre premier roi.  
 Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,  
 Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,  
 Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,  
 Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.  
 De là contre les Juifs et contre Mardochée  
 Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.  
 En vain de vos bienfaits Mardochée est paré ;  
 A la porte d'Aman est déjà préparé  
 D'un infâme trépas l'instrument exécrationnel ;  
 Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable  
 Des portes du palais par son ordre arraché,  
 Couvert de votre pourpre y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme !  
 Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.  
 J'étais donc le jouet... Ciel, daigne m'éclairer !  
 Un moment sans témoins cherchons à respirer.  
 Appelez Mardochée, il faut aussi l'entendre.

*(Assuérus s'éloigne.)*

UNE ISRAÉLITE.

Vérité que j'implore, achève de descendre !

SCÈNE V

ESTHER, AMAN, ELISE, LE CHOEUR

AMAN, à *Esther*.

D'un juste étonnement je demeure frappé.  
 Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé :  
 J'en atteste du ciel la puissance suprême,  
 En les perdant, j'ai cru vous assurer vous-même.  
 Princesse, en leur faveur employez mon crédit :  
 Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit.  
 Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête :  
 Et fais, comme il me plait, le calme et la tempête.  
 Les intérêts des Juifs déjà me sont sacrés.  
 Parlez : vos ennemis aussitôt massacrés,  
 Victimes de la foi que ma bouche vous jure,  
 De ma fatale erreur répareront l'injure.  
 Quel sang demandez-vous ?

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi :

Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.  
 Misérable ! le Dieu vengeur de l'innocence,  
 Tout prêt à te juger, tient déjà sa balance :  
 Bientôt son juste arrêt te sera prononcé.  
 Tremble : son jour approche, et ton règne est passé.

## AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable,  
 Mais veut-il que l'on garde une haine implacable ?  
 C'en est fait ; mon orgueil est forcé de plier.  
 L'inexorable Aman est réduit à prier.

*(Il se jette aux pieds d'Esther.)*

Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,  
 Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,  
 Daignez d'un roi terrible apaiser le courroux :  
 Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux.

## SCÈNE VI

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHOKUR,  
 GARDES.

## ASSUÉRUS.

Quoi ! le traître sur vous porte ses mains hardies !  
 Ah ! dans ses yeux confus je lis ses perfidies ;  
 Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,  
 De tous ses attentats me rappelle le cours.  
 Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée ;  
 Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,  
 Apaisant par sa mort et la terre et les cieux,  
 De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

*(Aman est emmené par les gardes.)*

## SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE,  
LE CHOEUR.

ASSUÉRUS, à *Mardochée*.

Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie,  
Aux conseils des méchants ton roi n'est plus en proie ?  
Mes yeux sont dessillés, le crime confondu :  
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.  
Je te donne d'Aman les biens et la puissance :  
Possède justement son injuste opulence.  
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis,  
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis :  
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,  
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore,  
Rebâtissez son temple, et peuplez vos cités ;  
Que vos heureux enfants dans leurs solennités  
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,  
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

## SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ASAPH,  
ÉLISE, LE CHOEUR.

ASSUÉRUS.

Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré.



Par le peuple en fureur à moitié déchiré.  
 On traîne, on va donner en spectacle funeste  
 De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le ciel prenne soin de vos jours !  
 Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons par des ordres contraires  
 Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER.

O Dieu ! par quelle route inconnue aux mortels  
 Ta sagesse conduit ses desseins éternels !

SCÈNE IX.

LE CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR.

Dieu fait triompher l'innocence,  
 Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,  
 Et notre sang prêt à couler ;  
 Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre :  
 Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre ;  
 L'homme superbe est renversé,  
 Ses propres flèches l'ont percé,

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;  
 Pareil au cèdre il cachait dans les cieux  
 Son front audacieux ;  
 Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,  
 Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :  
 Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice :  
 Incapables de tromper,  
 Ils ont peine à s'échapper  
 Des pièges de l'artifice.  
 Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui  
 La bassesse et la malice  
 Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage ?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage ?

TOUT LE CHOEUR

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAËLITE *seule.*

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé :  
 Au péril d'une mort funeste  
 Son zèle ardent s'est exposé :  
 Elle a parlé : le ciel a fait le reste.

## DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans :  
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

## L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocents.  
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée ?

## L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissants.  
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ?

TOUTES DEUX *ensemble.*

Esther a triomphé des filles des Persans ;  
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Ton Dieu n'est plus irrité ;  
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière ;  
Quitte les vêtements de ta captivité,  
Et reprends ta splendeur première.  
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts :  
Rompez vos fers,  
Tribus captives ;  
Troupes fugitives,  
Repassez les monts et les mers ;  
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

## TOUT LE CHOEUR.

Rompez vos fers,  
Tribus captives ;  
Troupes fugitives ,

Repassez les monts et les mers ;  
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAËLITE *seule.*

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers ;  
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAËLITE *seule.*

Relevez, relevez les superbes portiques  
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré :  
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,  
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.  
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques :  
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend et revient habiter parmi nous :  
Terre, frémis d'allégresse et de crainte ;  
Et vous, sous sa majesté sainte,  
Cieux, abaissez-vous.

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !  
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !  
Jeune peuple, courez à ce maître adorable ;  
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable  
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.

Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !  
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !

## UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne ;  
Du cœur ingrat qui l'abandonne  
Il attend le retour ;  
Il excuse notre faiblesse ;  
A nous chercher même il s'empresse ;  
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour  
Une mère a moins de tendresse.  
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour !

## TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

## L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS *ensemble.*

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour !

## TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni, que son nom soit chanté ;  
Que l'on célèbre ses ouvrages,  
Au delà des temps et des âges,  
Au delà de l'éternité.

FIN D'ESTHER

# ATHALIE

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

- 1694 -

## PERSONNAGES

**JOAS**, roi de Juda, fils d'Ochozias.

**ATHALIE**, veuve de Joram, aïeule de Joas.

**JOAD**, autrement **JOIADA**, grand-prêtre.

**JOSABET**, tante de Joas, femme du grand-prêtre.

**ZACHARIE**, fils de Joad et de Josabet.

**SALOMITH**, sœur de Zacharie.

**ABNER**, l'un des principaux officiers des rois de Juda.

**AZARIAS**, **ISMAEL**, et les **TROIS AUTRES CHEFS** des prêtres et des lévites.

**MATHAN**, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.

**NABAL**, confident de Mathan.

**AGAR**, femme de la suite d'Athalie.

**TROUPE** de prêtres et de lévites.

**SUITE** d'Athalie.

**LA NOURRICE** de Joas.

**CHŒUR** de jeunes filles de la tribu de Lévi.

La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand-prêtre.

## PRÉFACE

---

Tout le monde sait que le royaume de Juda était composé des deux tribus de Juda et de Benjamin, et que les dix autres tribus qui se révoltèrent contre Roboam composaient le royaume d'Israël. Comme les rois de Juda étaient de la maison de David, et qu'ils avaient dans leur partage la ville et le temple de Jérusalem, tout ce qu'il y avait de prêtres et de lévites se retirèrent auprès d'eux et leur demeurèrent toujours attachés : car, depuis que le temple de Salomon fut bâti, il n'était plus permis de sacrifier ailleurs, et tous ces autres autels qu'on élevait à Dieu sur des montagnes, appelés par cette raison dans l'Écriture les *hauts lieux*, ne lui étaient point agréables. Ainsi le culte légitime ne subsistait plus que dans Juda. Les dix tribus, excepté un très-petit nombre de personnes, étaient ou idolâtres, ou schismatiques.

Au reste, ces prêtres et ces lévites faisaient eux-mêmes une tribu fort nombreuse. Ils fu-



Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,  
 Vous-même de l'autel vous faisant arracher,  
 N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,  
 Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément ?  
 Dès longtemps elle hait cette fermeté rare  
 Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare :  
 Dès longtemps votre amour pour la religion  
 Est traité de révolte et de sédition.  
 Du mérite éclatant cette reine jalouse  
 Hait surtout Josabet, votre fidèle épouse :  
 Si du grand-prêtre Aaron Joad est successeur,  
 De notre dernier roi Josabet est la sœur.  
 Mathan d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège,  
 Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège :  
 Mathan, de nos autels infâme déserteur,  
 Et de toute vertu zélé persécuteur.  
 C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,  
 Ce lévite à Baal prête son ministère ;  
 Ce temple l'importune, et son impiété  
 Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté ;  
 Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente ;  
 Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante,  
 Il affecte pour vous une fausse douceur ;  
 Et par là de son fiel colorant la noirceur,  
 Tantôt à cette reine il vous peint redoutable ;  
 Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,

Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez  
Vous cachez des trésors par David amassés.  
Enfin, depuis deux jours la superbe Athalie  
Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.  
Je l'observais hier, et je voyais ses yeux  
Lancer sur le lieu saint des regards furieux ;  
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,  
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.  
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter  
Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater,  
Et que de Jézabel la fille sanguinaire  
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

## JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots  
Sait aussi des méchants arrêter les complots.  
Soumis avec respect à sa volonté sainte,  
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.  
Pendant je rends grâce au zèle officieux  
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.  
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,  
Que vous avez encor le cœur israélite.  
Le ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,  
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?  
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?  
Huit ans déjà passés, une impie étrangère  
Du sceptre de David usurpe tous les droits,  
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,  
Des enfants de son fils détestable homicide,  
Et même contre Dieu lève son bras perfide :  
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État,

Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,  
 Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,  
 Qui rassurâtes seul nos villes alarmées  
 Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu  
 Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu ;  
 Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche,  
 Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :

- Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?
- Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
- Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
- Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
- Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
- Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété ;
- Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes
- Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. •

## ABNER.

Hé! que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?  
 Benjamin est sans force, et Juda sans vertu :  
 Le jour qui de leur roi vit éteindre la race  
 Eteignit tout le feu de leur antique audace.  
 Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :  
 De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,  
 Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,  
 Et sa miséricorde à la fin s'est lassée :  
 On ne voit plus pour nous ses redoutables mains  
 De merveilles sans nombre effrayer les humains :  
 L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

## JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?  
 Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,  
Peuple ingrat ? quoi ! toujours les plus grandes mer-  
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles ? [veilles  
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours  
Des prodiges fameux accomplis en nos jours :  
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,  
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;  
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé  
Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;  
Près de ce champ fatal Jézabel immolée ;  
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée ;  
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,  
Et de son corps hideux les membres déchirés ;  
Des prophètes menteurs la troupe confondue,  
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue ;  
Élie aux éléments parlant en souverain,  
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,  
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée ;  
Les morts se ranimant à la voix d'Élisée ?  
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,  
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.  
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,  
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

## ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,  
Et prédits même encore à Salomon son fils ?  
Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse  
Devait sortir de rois une suite nombreuse ;  
Que sur toute tribu, sur toute nation,  
L'un d'eux établirait sa domination,

Ferait cesser partout la discorde et la guerre,  
Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAB.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

ABNER.

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous ?  
Le ciel même peut-il réparer les ruines  
De cet arbre séché jusque dans ses racines ?  
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.  
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?  
Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée ;  
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

JOAB.

Hé bien, que feriez-vous ?

ABNER.

O jour heureux pour moi !  
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi !  
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...  
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?  
Déplorable héritier de ces rois triomphants,  
Ochozias restait seul avec ses enfants :  
Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;  
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAB.

Je ne m'explique point : mais quand l'astre du jour  
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,  
Lorsque la troisième heure aux prières rappella,  
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.

Dieu pourra vous montrer par d'importants bienfaits  
 Que sa parole est stable et ne trompe jamais.  
 Allez ; pour ce grand jour il faut que je m'apprête,  
 Et du temple déjà l'aube blanchit le faite.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?  
 L'illustre Josabet porte vers vous ses pas ;  
 Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle  
 Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

## SCÈNE II

JOAD, JOSABET

JOAD.

Les temps sont accomplis, princesse : il faut parler ;  
 Et votre heureux larcin ne se peut plus céler.  
 Des ennemis de Dieu la coupable insolence,  
 Abusant contre lui de ce profond silence,  
 Accuse trop longtemps ses promesses d'erreur :  
 Que dis-je ! le succès animant leur fureur,  
 Jusque sur notre autel votre injuste marâtre  
 Veut offrir à Baal un encens idolâtre.  
 Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,  
 Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.  
 De nos princes hébreux il aura le courage :  
 Et déjà son esprit a devancé son âge.  
 Avant que son destin s'explique par ma voix,  
 Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois :  
 Aussitôt, rassemblant nos lévites, nos prêtres,  
 Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABET.

Sait-il déjà son nom et son noble destin ?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Eliacin ;  
Il se croit quelque enfant rejeté par sa mère,  
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABET.

Hélas ! de quel péril je l'avais su tirer !  
Dans quel péril encore il est près de rentrer !

JOAD.

Quoi ! déjà votre foi s'affaiblit et s'étonne ?

JOSABET.

A vos sages conseils, seigneur, je m'abandonne.  
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,  
Je remis en vos mains tout le soin de son sort ;  
Même, de mon amour craignant la violence,  
Autant que je le puis j'évite sa présence,  
De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret  
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.  
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,  
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.  
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander  
Quels amis vous avez prêts à vous seconder ?  
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?  
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre ?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,  
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde?  
Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur regarde?  
De mon père sur eux les bienfaits répandus...

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABET.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites ?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit ? nos prêtres, nos lévites.

JOSABET.

Je sais que, près de vous en secret assemblé,  
Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé :  
Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,  
Un serment solennel par avance les lie  
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.  
Mais, quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,  
Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle ?  
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle ?  
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé  
Qu'un fils d'Ochozias est ici renfermé,  
De ses fiers étrangers rassemblant les cohortes,  
N'environne le temple et n'en brise les portes ?  
Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,  
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,  
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,  
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes ?  
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups...



JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous ?  
 Dieu, qui de l'orphelin protège l'innocence,  
 Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance ;  
 Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël  
 Jura d'exterminer Achab et Jézabel ;  
 Dieu, qui, frappant Joram le mari de leur fille,  
 A jusque sur son fils poursuivi leur famille ;  
 Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,  
 Sur cette race impie est toujours étendu ?

JOSABET.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère  
 Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.  
 Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,  
 Avec eux en naissant ne fut pas condamné ?  
 Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,  
 En faveur de David voudra lui faire grâce ?

Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit  
 Revient à tout moment effrayer mon esprit :  
 De princes égorgés la chambre était remplie,  
 Un poignard à la main l'implacable Athalie  
 Au carnage animait ses barbares soldats,  
 Et poursuivait le cours de ses assassinats.  
 Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue :  
 Je me figure encor sa nourrice éperdue,  
 Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain.  
 Et faible le tenait renversé sur son sein.  
 Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,  
 Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;  
 Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,

De ses bras innocents je me sentis presser.  
 Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste !  
 Du fidèle David c'est le précieux reste :  
 Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,  
 Il ne connaît encor d'autre père que toi.  
 Sur le point d'attaquer une reine homicide,  
 A l'aspect du péril si ma foi s'intimida,  
 Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,  
 Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,  
 Conserve l'héritier de tes saintes promesses,  
 Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses !

## JOAB.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel ;  
 Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.  
 Il ne recherche point, aveugle en sa colère,  
 Sur le fils qui le craint l'impunité du père.  
 Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux  
 Lui viennent aujourd'hui renouveler leurs vœux.  
 Autant que de David la race est respectée,  
 Autant de Jézabel la fille est détestée.  
 Joas les touchera par sa noble pudeur,  
 Où semble de son sang reluire la splendeur :  
 Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,  
 De plus près à leur cœur parlera dans son temple.  
 Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé :  
 Il faut que sur le trône un roi soit élevé,  
 Qu'il se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres  
 Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres ;  
 L'a tiré par leurs mains de l'oubli du tombeau,  
 Et de David éteint rallumé le flambeau

Grand Dieu ! si tu prévois qu'indigne de sa race  
 Il doive de David abandonner la trace,  
 Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,  
 Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché !  
 Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,  
 Doit être à tes desseins un instrument utile,  
 Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis ;  
 Livre en mes faibles mains ses puissants ennemis ;  
 Confonds dans ses conseils une reine cruelle !  
 Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle  
 Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,  
 De la chute des rois funeste avant-coureur !

L'heure me presse ; adieu. Des plus saintes familles  
 Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

### SCÈNE III

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABET.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas ;  
 De votre auguste père accompagnez les pas.

O filles de Lévi, troupe jeune et fidèle,  
 Que déjà le Seigneur embrasse de son zèle,  
 Qui venez si souvent partager mes soupirs,  
 Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs,  
 Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes,  
 Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes ;  
 Mais, hélas ! en ce temps d'opprobre et de douleur,  
 Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs !  
 J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,

Et du temple bientôt on permettra l'entrée.  
Tandis que je me vais préparer à marcher,  
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

## SCÈNE IV

## LE CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR *chante.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;  
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais ;  
Son empire a des temps précédé la naissance ;  
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

En vain l'injuste violence  
Au peuple qui le loue imposera silence ;  
Son nom ne périra jamais.  
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance,  
Tout l'univers est plein de sa magnificence ;  
Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHOEUR *répète.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;  
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;  
Il fait naître et mûrir les fruits ;  
Il leur dispense avec mesure  
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits :  
Le champ qui les reçut les rend avec usure,

## UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,  
 Et la lumière est un don de ses mains :  
 Mais sa loi sainte, sa loi pure  
 Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

## UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire  
 De ce jour à jamais auguste et renommé,  
 Quand, sur ton sommet enflammé,  
 Dans un nuage épais le Seigneur enfermé  
 Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.  
 Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,  
 Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,  
 Ces trompettes et ce tonnerre :  
 Venait-il renverser l'ordre des éléments ?  
 Sur ses antiques fondements  
 Venait-il ébranler la terre ?

## UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux  
 De ses préceptes saints la lumière immortelle ;  
 Il venait à ce peuple heureux  
 Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

## TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !  
 O justice, ô bonté suprême !  
 Que de raisons, quelle douceur extrême  
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

## UNE VOIX seule.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,  
 Les nourrit au désert d'un pain délicieux ;  
 Il nous donne ses lois, il se donna lui-même ;  
 Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

## LE CHOEUR.

O justice ! ô bonté suprême !

## LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux ;  
 D'une aride roche fit sortir des ruisseaux ;  
 Il nous donne ses lois, il se donne lui-même ;  
 Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

## LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !  
 Que de raisons, quelle douceur extrême  
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

## UNE AUTRE VOIX seule.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,  
 Ingrat, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?  
 Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile  
 Et si pénible de l'aimer ?  
 L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;  
 Mais des enfants l'amour est le partage.  
 Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,  
 Et ne l'aimer jamais !

## TOUT LE CHOEUR.

O divine ! ô charmante loi !  
O justice ! ô bonté suprême !  
Que de raisons, quelle douceur extrême  
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II

### SCÈNE PREMIÈRE

JOSABET, SALOMITH, LE CHOEUR

JOSABET.

Mes filles, c'est assez; suspendez vos cantiques :  
Il est temps de nous joindre aux prières publiques.  
Voici notre heure; allons célébrer ce grand jour,  
Et devant le Seigneur paraître à notre tour.

### SCÈNE II

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH, LE CHOEUR

JOSABET.

Mais que vois-je ! mon fils, quel sujet vous ramène ?  
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine ?

ZACHARIE.

O ma mère !

JOSABET.

Hé bien, quoi ?

ZACHARIE.

Le temple est profané.



JOSABET.

Comment ?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABET.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE.

Déjà, selon la loi, le grand-prêtre mon père,  
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains  
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,  
Lui présentait encore entre ses mains sanglantes  
Des victimes de paix les entrailles fumantes ;  
Debout à ses côtés, le jeune Eliacin,  
Comme moi, le servait en long habit de lin ;  
Et cependant du sang de la chair immolée  
Les prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée :  
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris  
Détourne tout à coup les yeux et les esprits.  
Une femme... peut-on la nommer sans blasphème ?  
Une femme... C'était Athalie elle-même.

JOSABET.

Ciel !

ZACHARIE.

Dans un des parvis, aux hommes réservé,  
Cette femme superbe entre le front levé,  
Et se préparait même à passer les limites  
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites :  
Le peuple s'épouvante, et fuit de toutes parts.  
Mon père... ah ! quel courroux animait ses regards !

Moïse à Pharaon parut moins formidable :

« Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable

» D'où te bannit ton sexe et ton impiété.

» Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ? »

La reine alors, sur lui jetant un œil farouche,

Pour blasphémer sans doute ouvrait déjà la bouche :

J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant

Est venu lui montrer un glaive étincelant ;

Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,

Et toute son audace a paru terrassée ;

Ses yeux, comme effrayés, n'osaient se détourner ;

Surtout Eliacin paraissait l'étonner,

JOSABET.

Quoi donc ! Eliacin a paru devant elle ?

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,

Et d'une égale horreur nos cœurs étaient frappés :

Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés :

On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,

Et venais vous conter ce désordre funeste.

JOSABET.

Ah ! de nos bras sans doute elle vient l'arracher ;

Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher..

Peut-être en ce moment l'objet de tant larmes...

Souviens-toi de David, Dieu qui vois mes alarmes !

SALOMITH.

Quel est-il, cet objet des pleurs que vous versez ?

ZACHARIE.

Les jours d'Eliacin seraient-ils menacés ?

SALOMITH.

Aurait-il de la reine attiré la colère ?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support et sans père ?

JOSABET.

Ah ! la voici. Sortons ; il la faut éviter.

## SCÈNE III

ATHALIE, AGAR, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

AGAR.

Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter ?  
Ici, tous les objets vous blessent, vous irritent.  
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent ;  
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais  
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis : tu vois mon trouble et ma faiblesse.  
Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.  
Heureuse si je puis trouver par son secours  
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours !

*(Elle s'assied.)*

## SCÈNE IV

## ATHALIE, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ABNER.

Madame, pardonnez si j'ose le défendre ;  
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.  
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel :  
Lui-même il nous traça son temple et son autel,  
Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices,  
Aux lévites marqua leur place et leurs offices,  
Et surtout défendit à leur postérité  
Avec tout autre dieu toute société.  
Hé quoi ! vous de nos rois et la femme et la mère,  
Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère ?  
Ignorez-vous nos lois ? et faut-il qu'aujourd'hui...  
Voici votre Mathan ; je vous laisse avec lui.

ATHALIE.

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.  
Laissons là de Joad l'audace téméraire,  
Et tout ce vain amas de superstitions  
Qui ferme votre temple aux autres nations ;  
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.  
Je sais que, dès l'enfance élevé dans les armes,  
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois  
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.  
Demeurez.

## SCÈNE

ATHALIE, MATHAN, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Grande reine, est-ce ici votre place ?  
 Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace ?  
 Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?  
 De ce temple profane osez-vous approcher ?  
 Avez-vous dépouillé cette haine si vive ?...

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.

Je ne veux point ici rappeler le passé,  
 Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé :  
 Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.  
 Je ne prends point pour juge un peuple téméraire ;  
 Quoi que son insolence ait osé publier,  
 Le ciel même a pris soin de me justifier.  
 Sur d'éclatants succès ma puissance établie  
 A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie ;  
 Par moi, Jérusalem goûte un calme profond ;  
 Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,  
 Ni l'altier Philistin par d'éternels ravages,  
 Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages ;  
 Le Syrien me traite et de reine et de sœur ;  
 Enfin de ma maison le perfide oppresseur,  
 Qui devait jusqu'à moi pousser la barbarie,  
 Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie,  
 De toutes parts pressé par un puissant voisin.

Que j'ai su soulever contre cet assassin,  
 Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.  
 Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse ;  
 Mais un trouble importun vient depuis quelques jours  
 De mes prospérités interrompre le cours.  
 Un songe (me devrais-je inquiéter, d'un songe ?)  
 Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge ;  
 Je l'évite partout ; partout il me poursuit.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;  
 Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,  
 Comme au jour de sa mort, pompeusement parée ;  
 Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;  
 Même elle avait encor cet éclat emprunté  
 Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,  
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage :  
 • Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi ;  
 • Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.  
 • Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,  
 • Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,  
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser :  
 Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser ;  
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange  
 D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,  
 Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux  
 Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente  
 Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,

Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.  
Sa vue a ranimé mes esprits abattus :  
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,  
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,  
J'ai senti tout à coup un homicide acier  
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.

De tant d'objets divers le bizarre assemblage  
Peut-être du hasard vous parait un ouvrage :  
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,  
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.  
Mais de ce souvenir mon âme possédée  
A deux fois en dormant revu la même idée,  
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer  
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.  
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,  
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,  
Et chercher du repos au pied de ses autels.  
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !  
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,  
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée :  
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,  
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.  
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.  
J'entre. Le peuple fuit ; le sacrifice cesse ;  
Le grand-prêtre vers moi s'élançe avec fureur :  
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !  
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,  
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.  
Je l'ai vu ; son même air, son même habit de lin,  
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin :  
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre :

Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.

Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,  
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.  
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable...

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, l'avez-vous vu ?  
Quel est-il ? de quel sang et de quelle tribu ?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère ;  
L'un est fils de Joad, Josabet est sa mère ;  
L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer ?

De tous les deux, madame, il se faut assurer.  
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures :  
Que je ne cherche point à venger mes injures ,  
Que la seule équité règne en tous mes avis ;  
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,  
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable ?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable ?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main ;  
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.  
Que cherchez-vous de plus ?



## ATHALIE

### ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,  
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge ?  
Vous ne savez encor de quel père il est né,  
Quel il est.

### MATHAN.

On le craint ; tout est examiné.  
A d'illustres parents s'il doit son origine,  
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine :  
Dans le vulgaire obscur si la sort l'a placé,  
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?  
Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?  
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.  
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :  
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

### ABNER.

Hé quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ?  
Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,  
Des vengeances des rois ministre rigoureux,  
C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux !  
Et vous, qui lui devez des entrailles de père,  
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,  
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,  
Le sang à votre gré coule trop lentement !

Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,  
Madame ; quel est donc ce grand sujet de crainte ?  
Un songe, un faible enfant, que votre œil prévenu  
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

## ATHALIE.

Je le veux croire, Abner; je puis m'être trompée :  
 Peut-être un songe veint m'être trop préoccupée.  
 Hé bien ! il faut revoir cet enfant de plus près ;  
 J'en faut à loisir examiner les traits.  
 Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.

## ABNER.

Je crains...

## ATHALIE.

Manquerait-on pour moi de complaisance ?  
 De ce refus bizarre où seraient les raisons ?  
 Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.  
 Que Jessabé, vous dis-je, ou Joad les amène :  
 Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.  
 Vos prêtres, je veux bien, Abner; vous l'avouer,  
 Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.  
 Je sais sur ma conduite et contre ma puissance  
 Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence :  
 Ils vivent cependant, et leur temple est debout.  
 Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.  
 Que Joad mette un frein à ce zèle sauvage ;  
 Et ne m'irrite point par un second outrage.  
 Allez.

## SCÈNE VI

## ATHALIE, MATHAN, SUITE D'ATHALIE

## MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté,  
 Je puis dans tout son jour mettre la vérité.

Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,  
 Reine : n'attendez pas que le nuage crève.  
 Abner chez le grand-prêtre a devancé le jour :  
 Pour le sang de ses rois vous savez son amour.  
 Et qui sait si Joad ne veut point en leur place  
 Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,  
 Soit son fils, soit quelque autre ?

## ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux :  
 Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.  
 Mais je veux de mon doute être débarrassée :  
 Un enfant est peu propre à trahir sa pensée ;  
 Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.  
 Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.  
 Vous cependant, allez ; et, sans jeter d'alarmes,  
 A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

## SCÈNE VII

JOAS, JOSABET, ATHALIE, ZACHARIE, ABNER,  
 SALOMITH, DEUX LÉVITES, LE CHOEUR ;  
 SUITE D'ATHALIE.

JOSABET, *aux deux lévites.*

O vous, sur ces enfants si chers, si précieux,  
 Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, *à Josabet.*

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O ciel ! plus j'examine et plus je le regarde...  
 C'est lui ! d'horreur encor tous mes sens sont saisis.  
 (*Montrant Joas.*)

Épouse de Joad, est-ce là votre fils ?

JOSABET.

Qui ? lui, madame ?

ATHALIE.

Lui.

JOSABET

Je ne suis point sa mère.

(*Montrant Zacharie.*)

Voilà mon fils.

ATHALIE, à Joas.

Et vous, quel est donc votre père ?  
 Jeune enfant, répondez.

JOSABET

Le ciel jusqu'aujourd'hui...

ATHALIE, à Josabet..

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?  
 C'est à lui de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre  
 Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE.

Cet âge est innocent : son ingénuité

N'altère point encor la simple vérité.  
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JO SABET, *à part.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche !

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin

Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,  
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ? et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays : je n'en connais point d'autre

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS.

Une femme inconnue,  
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?  
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,  
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.  
Tous les jours je l'invoque ; et d'un soin paternel,  
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse ?  
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,  
Font insensiblement à mon inimitié  
Succéder... Je serais sensible à la pitié !

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible ?  
De vos songes menteurs l'imposture est visible,  
A moins que la pitié, qui semble vous troubler,  
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, à Joas et à Josabet.

Vous sortez ?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune :  
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE.

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi.  
Dans son livre divin on m'apprend à la lire ;  
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;  
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;  
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;  
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,  
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel

Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel;  
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;  
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi! vous n'avez pas de passe-temps plus doux ?  
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.  
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIÉ.

J'ai mon Dieu que je sers : vous servirez le vôtre  
Ce sont deux puissants dieux.



JOAS.

Il faut craindre le mieux ;  
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils ?

JOSABET.

Hé, madame ! excusez  
Un enfant...

ATHALIE, à Josabet.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.  
Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire,  
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire ;  
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier ;  
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier ;  
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.  
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses :  
A ma table, partout, à mes côtés assis,  
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils !

ATHALIE.

Oui... Vous vous taisez ?

JOSAS.

Quel père

Je quitterais ! et pour....

ATHALIE.

Hé bien ?

JOSAS.

Pour quelle mère !

ATHALIE, à Josabet.

Sa mémoire est fidèle ; et dans tout ce qu'il dit,  
 De vous et de Joad je reconnais l'esprit.  
 Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,  
 Vous employez tous deux le même où je vous laisse.  
 Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur :  
 Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABET.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?  
 Tout l'univers les sait ; vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et ~~je n'ai~~ ~~rien~~ ~~fait~~ ~~vanité~~,  
 A vengé mes parents sur ma postérité.  
 J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,  
 Du haut de son palais précipiter ma mère,  
 Et dans un même jour égorger à la fois  
 (Quel spectacle d'horreur !) quatre-vingts fils de rois ;  
 Et pourquoi ? pour venger je ne sais quels prophètes  
 Dont elle avait puni les fureurs indiscrettes ;  
 Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,  
 Esclave d'une lâche et frivole pitié,

Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage  
 Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,  
 Et de votre David traité tous les neveux  
 Comme on traitait d'Achab les restes malheureux !  
 Où serais-je aujourd'hui si, domptant ma faiblesse,  
 Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse ;  
 Si de mon propre sang ma main versant des flots  
 N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?  
 Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance  
 Entre nos deux maisons rompit toute alliance :  
 David m'est en horreur ; et les fils de ce roi,  
 Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABET.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,  
 Que deviendra l'effet de ses prédictions ?  
 Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,  
 Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...  
 Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente.  
 J'ai voulu voir ; j'ai vu.

ABNER, à *Josabet*.

Je vous l'avais promis :  
 Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

## SCÈNE VIII

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE, ABNER,  
SALOMITH, LÉVITES, LE CHOEUR.

JOSABET, à Joad.

Avez-vous entendu cette superbe reine,  
Seigneur ?

JOAD.

J'entendais tout, et plaignais votre peine.  
Ces lévites et moi, prêts à vous secourir,  
Nous étions avec vous résolus de périr,  
(*A Joas, en l'embrassant.*)

Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage  
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage !  
Je reconnais, Abner, ce service important ;  
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.  
Et nous, dont cette famille impie et meurtrière  
A souillé les regards et troublé la prière,  
Rentrons ; et qu'un sang pur, par mes mains épanché,  
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

## SCÈNE IX

LE CHOEUR.

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire ?  
Que sera quelque jour cet enfant merveilleux ?  
Il brave le faste orgueilleux,

Et ne se laisse point séduire  
A tous ses attraits, périlleux.

## UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie  
Chacun court encenser l'autel,  
Un enfant courageux publie  
Que Dieu lui seul est éternel,  
Et parle comme un autre Élie  
Devant cette autre Jézabel.

## UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète,  
Cher enfant ? Es-tu fils de quelque saint prophète ?

## UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuël  
Croître à l'ombre du tabernacle :  
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.  
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE *charite.*

O bienheureux mille fois  
L'enfant que le Seigneur aime,  
Qui de bonne heure entend sa voix,  
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !  
Loin du monde élevé, de tous les sens, des yeux  
Il est orné dès sa naissance :  
Et du méchant l'abord contagieux  
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance  
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense !

LA MÊME VOIX *seule*.

Tel en un secret vallon,  
Sur le bord d'une onde pure,  
Croît, à l'abri de l'aigülon,  
Un jeune lis, l'amour de la nature.  
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux  
Il est orné dès sa naissance;  
Et du méchant l'abord contagieux  
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois  
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois !

UNE VOIX *seule*.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante  
Parmi tant de périls marche à pas incertains !  
Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente  
Trouve d'obstacle à ses desseins !  
Que d'ennemis lui font la guerre !  
Où se peuvent cacher tes saints ?  
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité,  
Mont fameux, que Dieu même a longtemps habité,  
Comment as-tu du ciel attiré la colère ?  
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois

Une impie étrangère  
Assise, hélas ! au trône de tes rois

TOUT LE CHOEUR.

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois  
Une impie étrangère  
Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

LA MÊME VOIX *continue.*

Au lieu des cantiques charmants  
Où David t'exprimait ses saints ravissements,  
Et bénissait son Dieu, son seigneur et son père ;  
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois  
Louer le dieu de l'impie étrangère,  
Et blasphémer, le nom qu'ont adoré tes rois ?

UNE VOIX *seule.*

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore  
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever ?  
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver :  
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.  
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore  
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever ?

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?  
De tant de plaisirs si doux  
Pourquoi fuyez-vous l'usage ?  
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie ;  
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,

Promenons nos désirs.

Sur l'avenir, insensé qui se fie.

De nos ans passagers le nombre est incertain ;

Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie :

Qui sait si nous serons demain ?

TOUT LE CHOEUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu ! qu'ils frémissent de crainte,

Ces malheureux, qui de ta cité sainte

Ne verront point l'éternelle splendeur.

C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles

Tes clartés immortelles.

C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX seule.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge.

Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe

Dont on a reconnu l'erreur.

A leur réveil (ô réveil plein d'horreur !)

Pendant que le pauvre à ta table

Goûtera de ta paix la douceur ineffable,

Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable.

Que tu présenteras au jour de ta fureur

A toute la race coupable.

TOUT LE CHOEUR.

O réveil plein d'horreur !

O songe peu durable !

O dangereuse erreur !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.





## ACTE III

### SCÈNE PREMIÈRE

#### MATHAN, NABAL, LE CHOEUR

✕

MATHAN.

Jeunes filles, allez. Qu'on dise à Josabet  
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Mathan ! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre !

NABAL.

Hé quoi ! tout se disperse et fuit sans vous répondre.

MATHAN.

Approchons.

### SCÈNE II

#### ZACHARIE, MATHAN, NABAL

ZACHARIE.

Téméraire, où voulez-vous passer ?  
Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer ;  
C'est des ministres saints la demeure sacrée ;  
Les lois à tout profane en défendent l'entrée.  
Qui cherchez-vous ? Mon père, en ce jour solennel,  
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel ;

Et devant le Seigneur maintenant prosternée,  
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons ; cessez de vous troubler,  
C'est votre illustre mère à qui je veux parler ;  
Je viens ici chargé d'un ordre de la reine.

### SCÈNE III

MATHAN, NABAL,

NABAL.

Leurs enfants ont déjà leur audace hautaine.  
Mais que veut Athalie en cette occasion ?  
D'où nait dans ses conseils cette confusion ?  
Par l'insolent Joad ce matin offensée,  
Et d'un enfant fatal en songe menacée,  
Elle allait immoler Joad à son courroux,  
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.  
Vous m'en aviez déjà confié votre joie ;  
Et j'espérais ma part d'une si riche proie.  
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus ?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.  
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,  
Elevée au-dessus de son sexe timide,  
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,  
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix :  
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme ;  
Elle flotte, elle hésite ; en un mot elle est femme.

J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel  
 Son cœur déjà saisi des menaces du ciel ;  
 Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,  
 M'avait dit d'assembler sa garde en diligence :  
 Mais soit que cet enfant devant elle amené,  
 De ses parents, dit-on, rebut infortuné,  
 Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,  
 Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,  
 J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,  
 Et déjà remettant sa vengeance à demain.

Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire.

- Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
- Ai-je dit : on commence à vanter ses aïeux :
- Joad de temps en temps le montre aux factieux,
- Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
- Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise. »

Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.

Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.

- Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?
- Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude,
- Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt :
- Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt ;
- Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
- Si je n'ai de leur foi cet enfant pour étage. »

NABAL.

Hé bien ! pour un enfant qu'ils ne connaissent pas,  
 Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,  
 Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe...

MATHAN.

Ah ! de tous les mortels connais le plus superbe.

Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré  
 Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,  
 Tu lui verras subir la mort la plus terrible.  
 D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible.  
 Si j'ai bien de la reine entendu le récit,  
 Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.  
 Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste ;  
 Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste :  
 Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux  
 Et la flamme et le far vent délivrer mes yeux.

## NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte ?  
 Est-ce que de Baal le zèle vous transporte ?  
 Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,  
 Je ne sers ni Baal ni le Dieu d'Israël.

## MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole  
 Je me laisse aveugler pour une vaine idole ;  
 Pour un fragile bois, que malgré mon secours  
 Les vers sur son autel consomment tous les jours ?  
 Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,  
 Peut-être que Mathan le servirait encore,  
 Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,  
 Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder.

Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle  
 De Joad et de moi la fameuse querelle,  
 Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir ;  
 Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir :  
 Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,  
 Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.

**J'approchai par degrés de l'oreille des rois ;  
 Et bientôt en oracle on érigea ma voix.  
 J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices ;  
 Je leur semai de fleurs le bord des précipices :  
 Près de leurs passions rien ne me fut sacré ;  
 De mesure et de poids je changeais à leur gré.  
 Autant que de Joad l'inflexible rudesse  
 De leur superbe oreille offensait la mollesse,  
 Autant je les charmais par ma douceur.  
 Dérobant à leurs yeux la triste vérité, -  
 Prêtant à leur fureur des couleurs favorables  
 Et prodigue surtout du sang des misérables.**

Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit  
 Par les mains d'Athalie un temple fut construit.  
 Jérusalem pleura de se voir profanée ;  
 Des enfants de Lévi la troupe consternée  
 En poussa vers le ciel des hurlements affreux :  
 Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,  
 Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,  
 Et par là de Baal méritai la prêtrise ;  
 Par là je me rendis terrible à mon rival,  
 Je ceignis la tiare et marchai son égal.  
 Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,  
 Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire  
 Jette encore en mon âme un reste de terreur ;  
 Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.  
 Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,  
 Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance.  
 Et parmi le débris, le ravage et les morts,  
 A force d'attentats perdre tous mes remords !  
 Mais voici Josabet.

## SCÈNE IV

JOSABET, MATHAN, NABAL,

MATHAN.

Envoyé par la reine  
 Pour rétablir le calme et dissiper la haine,  
 Princesse, en qui le ciel mit un esprit si doux,  
 Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.  
 Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,  
 Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,  
 Sur Joad, accusé de dangereux complots,  
 Allait de sa colère attirer tous les flots ;  
 Je ne veux point ici vous vanter mes services :  
 De Joad contre moi je sais les injustices ;  
 Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits,  
 Enfin je viens chargé de paroles de paix.  
 Vivez, solennisez vos fêtes sans ombrage.  
 De votre obéissance elle ne veut qu'un gage :  
 C'est (pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu)  
 Cet enfant sans parents qu'elle dit qu'elle a vu.

JOSABET.

Éliacin ?

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte :  
 D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte.  
 Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,  
 Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis,  
 La reine impatiente attend votre réponse.

ACTE III, SCÈNE IV

JOSABET.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce ?

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ?  
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter ?

JOSABET.

J'admiraïs si Mathan, dépouillant l'artifice,  
Avait pu de son cœur surmonter l'injustice,  
Et si de tant de maux le funeste inventeur  
De quelque ombre de bien pouvait être l'auteur.

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous ? Vient-on avec furie  
Arracher de vos bras votre fils Zacharie !  
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour ?  
Ce grand attachement me surprend à mon tour.  
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare ?  
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare ?  
Songez-y, vos refus pourraient me confirmer  
Un bruit sourd que déjà l'on commence à semer.

JOSABET.

Quel bruit ?

MATHAN.

Que cét enfant vient d'illustre origine ;  
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABET.

Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur...



MATHAN.

Princesse, c'est à vous de me tirer d'erreur.  
 Je sais que du mensonge implacable ennemie,  
 Josabet livrerait même sa propre vie  
 S'il fallait que sa vie à sa sincérité  
 Coûtât le moindre mot contre la vérité.  
 Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace ?  
 Une profonde nuit enveloppe sa race ?  
 Et vous-même ignorez de quels parents issu,  
 De quelles mains Joad dans ses mains l'a reçu ?  
 Parlez, je vous écoute, et suis prêt de vous croire.  
 Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.

JOSABET.

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer  
 Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer !  
 Sa vérité par vous peut-elle être attestée,  
 Vous, malheureux assis dans la chaire empestée  
 Où le mensonge règne et répand son poison ;  
 Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison ?

## SCÈNE V

JOAD, JOSABET, MATHAN, NABAL.

JOAD.

Où suis-je ? de Baal ne vois-je pas le prêtre ?  
 Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître ?  
 Vous souffrez qu'il vous parle ? et vous ne craignez pas  
 Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas  
 Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,  
 Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent ?

Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu  
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu !

MATHAN.

On reconnaît Joad à cette violence.  
Toutefois il devrait montrer plus de prudence,  
Respecter une reine, et ne pas outrager  
Celui que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Hé bien, que nous fait-elle annoncer de sinistre ?  
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre ?

MATHAN.

J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.  
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.  
Dieu s'appête à te joindre à la race parjure,  
Aïron et Dathan, Doëg, Achitophel :  
Les chiens à qui son bras a livré Jézabel,  
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,  
Déjà sont à ta porte et demandent leur proie.

MATHAN, *troublé.*

Avant la fin du jour... on verra qui de nous...  
Doit... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous ?  
De vos sens étonnés quel désordre s'empare ?  
Voilà votre chemin.

## SCÈNE VI

JOAD, JOSABET

JOSABET.

L'orage se déclare :

Athalie en fureur demande Eliacin.

Déjà de sa naissance et de votre dessein

On commence, seigneur, à percer le mystère :

Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'aurait révélé?

Votre trouble à Mathan n'a-t-il pas trop parlé?

JOSABET.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.

Cependant, croyez-moi, seigneur, le péril presse.

Réservez cet enfant pour un temps plus heureux.

Tandis que les méchants délibèrent entre eux,

Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,

Une seconde fois souffrez que je le cache ;

Les portes, les chemins lui sont encore ouverts,

Faut-il le transporter aux plus affreux déserts ?

Je suis prête : je sais une secrète issue

Par où, sans qu'on le voie, et sans être aperçue,

De Cédron avec lui traversant le torrent,

J'irai dans le désert où jadis en pleurant,

Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,

David d'un fils rebelle évita la poursuite.

Je craindrai moins pour lui les lions et les ours...

Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours ?  
 Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.  
 Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire :  
 On peut dans ses États le conduire aujourd'hui,  
 Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.  
 Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable ;  
 De David à ses yeux le nom est favorable.  
 Hélas ! est-il un roi si dur et si cruel,  
 A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,  
 Qui d'un tel suppliant ne plaignt l'infortune ?  
 Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune ?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer ?  
 En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer ?

JOSABET.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance ?  
 Ne l'offense-t-on point par trop de confiance ?  
 A ses desseins sacrés employant les humains,  
 N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains ?

JOAD.

Jéhu, qu'avait choisi sa sagesse profonde,  
 Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde.  
 D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits ;  
 Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,  
 Suit des rois d'Israël les profanes exemples,  
 Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples :  
 Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir  
 Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,  
 N'a pour servir sa cause et venger ses injures

Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.  
 Non, non ; c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.  
 Montrons Éliacin ; et, loin de le cacher,  
 Que du bandeau royal sa tête soit ornée.  
 Je veux même avancer l'heure déterminée,  
 Avant que de Mathan le complot soit formé.

## SCÈNE VII

JOAD, JOSABET, AZARIAS, SUIVI DU CHOEUR  
 ET DE PLUSIEURS LÉVITES

JOAD.

Hé bien, Azarias, le temple est-il formé ?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes ?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.  
 Tout a fui ; tous se sont séparés sans retour,  
 Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte :  
 Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte  
 Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,  
 Une égale terreur ne l'avait point frappé.

JOAD.

Peuple lâché en effet, et né pour l'esclavage,  
 Hardi contre Dieu seul ! Poursuivons notre ouvrage.  
 Mais qui retient encor ces enfants parmi nous

## UNE DES FILLES DU CHÉROB.

Hé ! pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous ?  
 Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangers ?  
 Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

## UNE AUTRE.

Hélas ! si, pour venger l'opprobre d'Israël,  
 Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel (4),  
 Des ennemis de Dieu percer la tête impie,  
 Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.  
 Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,  
 Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

## JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,  
 Des prêtres, des enfants, ô sagesse éternelle !  
 Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?  
 Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler :  
 Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.  
 Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,  
 Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,  
 En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,  
 En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,  
 Et qui doit du soleil égaler la durée.  
 Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?  
 Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?  
 C'est lui-même : il m'échauffe, il parle ; mes yeux s'ouvrent,  
 Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.  
 Lévités, de vos sons prêtez-moi les accords,  
 Et de ses mouvements seconde les transports.

LE CHŒUR *chante au son de toute la symphonie des instruments.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,  
Et qu'à nos cœurs son oracle divin  
Soit ce qu'à l'herbe tendre  
Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.  
Ne dis plus, ô Jacob ! que ton Seigneur sommeille.  
Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.

*(Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.)*

Comment en un plomb vil l'or pur (1) s'est-il changé?...  
Quel est dans le lieu saint ce pontife (2) égorgé?...  
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,  
Des prophètes divins malheureuse homicide :  
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;  
Ton encens à ses yeux est un encens souillé...

Où menez-vous ces enfants et ces femmes (3) ?

Le Seigneur a détruit la reine des cités :  
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.  
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.  
Temple, renverse-toi. Cédres, jetez des flammes.  
Jérusalem, objet de ma douleur,

Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?  
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes  
Pour pleurer ton malheur ?

(1) Joas.

(2) Zacharie.

(3) Captivité de Babylone.

AZARIAS.

O saint temple !

JOSABET

O David !

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,  
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

*(La symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.)*

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle  
Sort du fond des déserts brillante de clartés,  
Et porte sur le front une marque immortelle ?  
Peuples de la terre, chantez,  
Jérusalem renaît (1) plus charmante et plus belle :  
D'où lui viennent de tous côtés  
Ces enfants (2) qu'en son sein elle n'a point portés ?  
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière !  
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés :  
Les rois des nations, devant toi prosternés,  
De tes pieds baisent la poussière ;  
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.  
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur  
Sentira son âme embrasée !  
Cieux, répandez votre rosée,  
Et que la terre enfante son sauveur !

(1) L'Eglise.

(2) Les Gentils.



JOSABET.

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,  
Si les rois de qui doit descendre ce sauveur...

JOAD.

Préparez, Josabet, le riche diadème  
Que sur son front sacré David porta lui-même.

*(Aux lévites.)*

Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux  
Où se garde caché, loin des profanes yeux,  
Ce formidable amas de lances et d'épées  
Qui du sang philistin jadis furent trempées,  
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,  
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.  
Peut-on les employer pour un plus noble usage ?  
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

## SCÈNE VIII

## SALOMITH, LE CHOEUR

SALOMITH.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels ?  
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,  
Les parfums et les sacrifices  
Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels ?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Quel spectacle à nos yeux timides !  
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais  
Les glaives meurtriers, les lances homicides  
Briller dans la maison de paix ?

## UNE AUTRE.

D'où vient que, pour son Dieu, pleine d'indifférence,  
Jérusalem se tait en ce pressant danger ?

D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger  
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence ?

## SALOMITH.

Hélas ? dans une cour où l'on n'a d'autres lois  
Que la force et la violence,  
Où les honneurs et les emplois  
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,  
Ma sœur, pour la triste innocence  
Qui voudrait élever sa voix ?

## UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,  
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème ?

## SALOMITH.

Le seigneur a daigné parler ;  
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,  
Qui pourra nous le faire entendre ?  
S'arme-t-il pour nous défendre ?  
S'arme-t-il pour nous accabler ?

TOUT LE CHŒUR *chante.*

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux mystère !  
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour !  
Comment peut-on avec tant de colère  
Accorder tant d'amour ?

UNE VOIX *seule*.

Sion ne sera plus ; une flamme cruelle  
Détruira tous ses ornements.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protège Sion ; elle a pour fondements  
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux,

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement !

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire !

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur !

LA SECONDE.

Que de champs de victoire !

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler ; notre Dieu, quelque jour,  
Dévoilera ce grand mystère.

## TOUTES TROIS.

Révérons sa colère :  
Espérons en son amour.

## UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,  
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?  
Il cherche en tout ta volonté suprême,  
Et ne se cherche jamais.  
Sur la terre, dans le ciel même,  
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix,  
D'un cœur qui t'aime ?

FIN DU TROISIÈME ACT



## ACTE IV

---

### SCÈNE PREMIÈRE

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH :  
UN LÉVITE, LE CHOEUR

SALOMITH.

D'un pas majestueux, à côté de ma mère,  
Le jeune Éliacin s'avance avec mon frère.  
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux ?  
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux ?

JOSABET, à Zacharie.

Mon fils, avec respect posez sur cette table  
De notre sainte loi le livre redoutable.  
Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,  
Cet auguste bandeau près du livre divin.  
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,  
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau ?  
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau ?  
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,  
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOSABET.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front ?  
Ah ! princesse, gardez d'en profaner la gloire !  
Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.  
Un malheureux enfant aux ours abandonné...

JOSABET, *lui essayant le diadème.*

Laissez, mon fils ; je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche !  
Princesse, vous pleurez ! quelle pitié vous touche ?  
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,  
Je dois, comme autrefois la fille de Jephthé,  
Du Seigneur par ma mort apaiser la colère ?  
Hélas ! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABET.

Voici qui vous dira les volontés des cieux.  
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

## SCÈNE II

JOAD, JOAS

JOAS, *courant dans les bras du grand-prêtre.*  
Mon père !

JOAD.

Hé bien, mon fils ?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare ?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.  
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,  
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.  
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle ;  
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle  
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,  
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.  
Sentez-vous cette noble et généreuse envie ?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois :  
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois  
Doit s'imposer un roi digne du diadème ?

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même (1),  
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,  
Craint le Seigneur son Dieu ; sans cesse a devant lui  
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,  
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

JOAD.

Mais sur l'un de ces rois s'il fallait se régler,  
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler ?

(1) Deut., chap. 17.



JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,  
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas  
L'infidèle Joram, l'impie Ochozias ?

JOAS.

O mon père !

JOAD.

Achievez, dites : que vous en semble ?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble !  
(*Joad se prosterne à ses pieds.*)  
Mon père, en quel état vous vois-je devant moi ?

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.  
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas ! moi ?

*JOAD, se relevant.*

Vous saurez par quelle grâce insigne  
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,  
Quand déjà son poignard était dans votre sein,  
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.  
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage ;  
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis  
Perdre en vous le dernier des enfants de son fils,

A vous faire périr sa cruauté s'attache,  
 Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.  
 Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger  
 Un peuple obéissant et prompt à vous venger.  
 Entrez, généreux chefs des familles sacrées  
 Du ministère saint tour à tour honorés.

## SCÈNE III

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL: TROIS AUTRES  
 CHEFS DES LÉVITES.

JOAD.

Roi, voilà mes vengeurs contre vos ennemis.  
 Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

AZARIAS.

Quoi ! c'est Eliacin ?

ISMAEL.

Quoi ! cet enfant aimable...

JOAD.

Est des rois de Juda l'héritier véritable,  
 Dernier né des enfants du triste Ochozias,  
 Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.  
 De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée  
 Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,  
 Avec ses frères morts le crut enveloppé.  
 Du perfide couteau comme eux il fut frappé :  
 Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,  
 Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,  
 Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,

Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant,  
Et, n'ayant de son vol que moi seul pour complice,  
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas! de tant d'amour et de tant de bienfaits,  
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais?

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnaissance.

Voilà donc votre roi, votre unique espérance :  
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver :  
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.  
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,  
Instruite que Joas voit encor la lumière,  
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger :  
Déjà, sans le connaître, elle veut l'égorger.  
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage :  
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,  
Venger vos princes morts, relever votre loi,  
Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi.  
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse :  
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,  
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux  
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux :  
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.  
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.  
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler :  
Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler :  
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.  
Couronnons, proclamons Joas en diligence :  
De là, du nouveau prince intrépides soldats,

Marchons, en invoquant l'arbitre des combats :  
 Et, réveillant la foi dans les cœurs endormie,  
 Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.

Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,  
 Nous voyant avancer dans ce saint appareil,  
 Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple !  
 Un roi que Dieu lui-même a nourri dans son temple :  
 Le successeur d'Aaron, de ses prêtres suivi,  
 Conduisant au combat les enfants de Lévi ;  
 Et, dans ces mêmes mains des peuples révérees,  
 Les armes au Seigneur par David consacrées !  
 Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.  
 Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur ;  
 Frappez et Tyriens et même Israélites.  
 Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites  
 Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël  
 Rendit dans le désert un culte criminel,  
 De leurs plus chers parents saintement homicides,  
 Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,  
 Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur  
 D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?

Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.  
 Jurez donc avant tout sur cet auguste livre,  
 A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,  
 De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.  
 AZARIAS, *au bout de la table, ayant la main sur le  
 livre saint.*

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,  
 De rétablir Joas au trône de ses pères ;  
 De ne poser le fer entre nos mains remis  
 Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.

Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,  
 Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse;  
 Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,  
 Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus.

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,  
 Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

JOAS

Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer?

JOAD.

O mon fils ! de ce nom j'ose encor vous nommer,  
 Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes  
 Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes ;  
 Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,  
 Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur :  
 De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,  
 Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.  
 Bientôt ils vous disent que les plus saintes lois  
 Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;  
 Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;  
 Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;  
 Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,  
 Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;  
 Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime  
 Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme,  
 Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,  
 Ils vous feront enfin haïr la vérité,  
 Vous peindront la vertu sous une affreuse image.  
 Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage.

Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,  
 Que Dieu sera toujours le premier de vos soins ;  
 Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,  
 Entre le pauvre et vous vous prendrez Dieu pour juge !  
 Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,  
 Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS, *au milieu de la table, ayant la main sur le  
 livre saint.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne :  
 Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne !

JOAD.

Venez ; de l'huile sainte il faut vous consacrer.  
 Paraissez, Josabet ; vous pouvez vous montrer.

#### SCÈNE IV

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,  
 AZARIAS, ISMAEL : TROIS AUTRES CHEFS DE  
 LÉVITES ; LE CHOEUR.

JOSABET, *embrassant Joas*

O roi, fils de David !

JOAS.

O mon unique mère !  
 Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABET, *à Zacharie.*

Aux pieds de votre roi prosternez-vous, mon fils.  
*(Zacharie se jette aux pieds de Joas.)*

*JOAD, pendant qu'ils s'embrassent.*

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis !

*JOSABET, à Joas.*

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie ?

*JOAS.*

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

*JOSABET.*

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer ?

*JOAS.*

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

*LE CHOEUR.*

Quoi ! c'est là...

*JOSABET.*

C'est Joas.

*JOAD.*

Écoutons ce lévite.

## SCÈNE V

**JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,  
AZARIAS, ISMAEL; TROIS AUTRES CHEFS DES  
LÉVITES; UN LÉVITE, LE CHOEUR.**

*UN LÉVITE.*

J'ignore contre Dieu quel projet on médite,  
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts;  
On voit luire des feux parmi des étendards,  
Et sans doute Athalie assemble son armée :

Déjà même au secours toute voie est fermée ;  
 Déjà le sacré mont où le temple est bâti,  
 D'insolents Tyriens est partout investi ;  
 L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire entendre  
 Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre.

JOSABET, à Joas.

Cher enfant, que le ciel en vain m'avait rendu,  
 Hélas ! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu :  
 Dieu ne se souvient plus de David votre père.

JOAD, à Josabet.

Quoi ! vous ne craignez pas d'attirer sa colère  
 Sur vous et sur ce roi si cher à votre amour ?  
 Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,  
 Voudrait que de David la maison fût éteinte,  
 N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte  
 Où le père des Juifs sur son fils innocent  
 Leva sans murmurer un bras obéissant,  
 Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,  
 Laisant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,  
 Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,  
 Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé ?

Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde  
 Prenne tout le côté que l'orient regarde ;  
 Vous, le côté de l'ourse ; et vous, de l'occident ;  
 Vous, le midi. Qu'aucun par un zèle imprudent,  
 Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite  
 Ne sorte avant le temps et ne se précipite ;  
 Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,  
 Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.



L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,  
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,  
croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi.  
Qu'Azarias partout accompagne le roi.

(*A Joas,*)

Venez, cher rejeton d'une vaillante race,  
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace ;  
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir ;  
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.

(*A un Lévite.*)

Suivez-le, Josabet. Vous, donnez-moi ces armes.

(*Au chœur.*)

Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

## SCÈNE VI

### SALOMITH, LE CHŒUR

LE CHŒUR *chante.*

Partez, enfants d'Aaron, partez :  
Jamais plus illustre querelle  
De vos aïeux n'arma le zèle.  
Partez enfants d'Aaron, partez :  
C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX *seule.*

Où sont les traits que tu lances,  
Grand Dieu ! dans ton juste courroux ?  
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?  
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?  
 Dans l'horreur qui nous environne,  
 N'entends-tu que la voix de nos iniquités ?  
 N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

LE CHOEUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?

UNE VOIX seule.

C'est à toi que, dans cette guerre,  
 Les flèches des méchants prétendent s'adresser.  
 Faisons, disent-ils, cesser  
 Les fêtes de Dieu sur la terre ;  
 De son joug importun délivrons les mortels,  
 Massacrons tous ses saints ; renversons ses autels ;  
 Que de son nom, que de sa gloire  
 Il ne reste plus de mémoire ;  
 Que ni lui ni son Christ ne règnent plus sur nous.

LE CHOEUR.

Où sont les traits que tu lances,  
 Grand Dieu ! dans ton juste courroux ?  
 N'es-tu plus le Dieu jaloux ?  
 N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE VOIX seule.

Triste reste de nos rois,  
 Chère et dernière fleur d'une tige si belle,  
 Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle  
 Te verrons-nous tomber une seconde fois ?  
 Prince aimable, dis-nous si quelque ange, au berceau,

Contre tes assassins prit soin de te défendre,  
 Ou si dans la nuit du tombeau  
 La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre ?

UNE AUTRE.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,  
 Grand Dieu ! les attentats lui sont-ils imputés ?  
 Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?  
 N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR, *sans chanter.*

Chères sœurs, n'entendez-vous pas  
 Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats,  
 Et d'horreur j'en frissonne.  
 Courons, fuyons, retirons-nous  
 A l'ombre salutaire  
 Du redoutable sanctuaire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

# ACTE V

## SCÈNE PREMIÈRE

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHOEUR.

SALOMITH.

Cher Zacharie, hé bien, que nous apprenez-vous ?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière ;  
Peut-être nous touchons à notre heure dernière ;  
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas ?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné ;  
Le grand-prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.  
O ciel ! dans tous les yeux quelle joie était peinte  
A l'aspect de ce roi racheté du tombeau !  
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau :  
On voit paraître aussi sa fidèle nourrice,  
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,  
Gardait ce cher dépôt, et n'avait de ses soins  
Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.

Nos lévites pleuraient de joie et de tendresse,  
 Et mêlaient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.  
 Lui, parmi ces transports affable et sans orgueil,  
 A l'un tendait la main, flattait l'autre de l'œil,  
 Jurait de se régler par leurs avis sincères.  
 Et les appelait tous ses pères ou ses frères.

## SALOMITH.

Ce secret au dehors est-il aussi semé ?

## ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encor renfermé.  
 Des enfants de Lévi la troupe partagée  
 Dans un profond silence aux portes s'est rangée.  
 Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,  
 Et crier pour signal : Vive le roi Joas !  
 Mais mon père défend que le roi se hasarde ;  
 Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.  
 Cependant Athalie, un poignard à la main,  
 Rit des faibles remparts de nos portes d'airain :  
 Pour les rompre, elle attend les fatales machines,  
 Et ne respire enfin que sang et que ruines.  
 Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé,  
 Qu'en un lieu souterrain par nos pères creusé  
 On renfermât du moins notre arche précieuse.  
 O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse !  
 L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,  
 Et força le Jourdain de rebrousser son cours,  
 Des dieux des nations tant de fois triomphante,  
 Fuirait donc à l'aspect d'une femme insolente ?  
 Ma mère auprès du roi dans un trouble mortel,  
 L'œil tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel :

Muette, et succombant sous le poids des alarmes,  
 Aux yeux les plus cruels arracherait des larmes.  
 Le roi de temps en temps la presse entre ses bras,  
 La flatte... Chères sœurs, suivez toutes mes pas.  
 Et s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,  
 Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés ?  
 Qui fait courir ainsi ces lévites troublés ?  
 Quelle précaution leur fait cacher leurs armes ?  
 Le temple est-il forcé ?

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes ;  
 Dieu nous envoie Abner.

SCÈNE III

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,  
 ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR

JOAD.

En croirai-je mes yeux,  
 Cher Abner, quel chemin a pu jusqu'en ces lieux  
 Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiège ?  
 On disait que d'Achab la fille sacrilège  
 Avait, pour assurer ses projets inhumains,  
 Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, seigneur, elle a trahi mon zèle et mon courage.  
 Mais c'est le moindre prix que me gardait sa rage.

Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,  
 J'attendais que, le temple en cendre consumé,  
 De tant de flots de sang non encore assouvie,  
 Elle vint m'affranchir d'une importune vie,  
 Et retrancher des jours qu'aurait dû mille fois  
 Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grâce ?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.  
 Elle m'a fait venir, et d'un air égaré :

- Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
- Dit-elle ; un feu vengeur va le réduire en cendre,
- Et ton Dieu contre moi ne le saurait défendre.
- Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,
- A deux conditions peuvent se racheter.
- Qu'avec Eliacin on mette en ma puissance
- Un trésor dont je sais qu'ils ont la connaissance,
- Par votre roi David autrefois amassé,
- Sous le sceau du secret au grand-prêtre laissé.
- Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre. •

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre ?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet  
 Vous gardiez de David quelque trésor secret ;  
 Et tout ce que des mains de cette reine avare  
 Vous avez pu sauver et de riche et de rare,  
 Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins

Viennent briser l'autel, brûler les chérubins,  
Et, portant sur notre arche une main téméraire,  
De votre propre sang souiller le sanctuaire ?

JOAD.

Mais siérait-il, Abner, à des cœurs généreux  
De livrer au supplice un enfant malheureux,  
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,  
Et de nous racheter aux dépens de sa vie ?

ABNER.

Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant  
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,  
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente  
Crût calmer par ma mort le ciel qui la tourmente !  
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?  
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins ?  
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?  
Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,  
Moïse, par sa mère au Nil abandonné,  
Se vit, presque en naissant, à périr condamné :  
Mais Dieu, le conservant contre toute espérance,  
Fit par le tyran même élever son enfance.  
Qui sait ce qu'il réserve à votre Eliacin.  
Et si, lui préparant un semblable destin,  
Il n'a point de pitié déjà rendu capable  
De nos malheureux rois l'homicide implacable ?  
Du moins, et Josabet comme moi l'a pu voir,  
Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir ;  
J'ai vu de son courroux tomber la violence.

(A Josabet.)

Princesse, en ce péril, vous gardez le silence ?



Hé qu'oit pour un enfant qui vous est étranger,  
 Souffrez-vous que sans fruit, Joad laisse égorger  
 Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore  
 Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?  
 Que feriez-vous de plus si des rois nos aïeux  
 Ce jeune enfant était un reste précieux ?

JOSABET, *bas à Joad.*

Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse :  
 Que ne lui parlez-vous ?

JOAD.

Il n'est pas temps, princesse

ABNER.

Le temps est cher, seigneur, plus que vous ne pensez.  
 Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,  
 Mathan près d'Athalie étincelant de rage,  
 Demande le signal, et presse le carnage.  
 Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux ?  
 Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,  
 Lieu terrible, où de Dieu la majesté repose,  
 Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,  
 De ce coup imprévu songeons à nous parer.  
 Donnez-moi seulement le temps de respirer.  
 Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures  
 Pour assurer le temple et venger ses injures.  
 Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours  
 Pour vous persuader sont un faible secours ;  
 Votre austère vertu n'en peut être frappée ;  
 Hé bien, trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée.

Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,  
Abner puisse du moins mourir en combattant

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse ;  
De tant de maux, Abner, détournons la menace.  
Il est vrai, de David un trésor est resté,  
La garde en fut commise à ma fidélité ;  
C'était des tristes Juifs l'espérance dernière,  
Que mes soins vigilants cachaient à la lumière :  
Mais puisqu'à votre reine il faut le découvrir.  
Je vais la contenter ; nos portes vont s'ouvrir.  
De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée ;  
Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée  
D'un ramas d'étrangers l'indiscrete fureur ;  
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.  
Des prêtres, des enfants lui feraient-ils quelque ombre,  
De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre.  
Et quant à cet enfant si craint, si redouté,  
De votre cœur, Abner, je connais l'équité,  
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance ;  
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance ;  
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

ABNER.

Ah ! je le prends déjà, seigneur, sous mon appui ;  
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

## SCÈNE III

JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL,  
DEUX LÉVITES, LE CHOEUR.

JOAD.

Grand Dieu ! voici ton heure, on t'amène ta proie !  
Ismaël, écoutez.

*(Il lui parle bas.)*

JOSABET.

Puissant maître des cieux,  
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux,  
Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,  
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime !

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps ;  
Suivez de point en point ces ordres importants ;  
Surtout qu'à son entrée et que sur son passage  
Tout d'un calme profond lui présente l'image.  
Vous, enfants, préparez un trône pour Joas ;  
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.  
Faites venir aussi sa fidèle nourrice,  
Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.

*(A un lévite.)*

Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,  
De la porte du temple aura passé le seuil,  
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,  
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière  
Dans le camp ennemi jette un subit effroi :

Appelez tout le peuple au secours de son roi,  
 Et faites retentir jusques à son oreille  
 De Joas conservé l'étonnante merveille.  
 Il vient.

## SCÈNE IV

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,  
 AZARIAS, TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉ-  
 VITES, LE CHOEUR.

JOAD.

Lévites saints, prêtres de notre Dieu,  
 Partout sans vous montrer environnez ce lieu :  
 Et, laissant à mes soins gouverner votre zèle,  
 Pour parattre attendez que ma voix vous appelle.

*(Ils se cachent tous.)*

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,  
 Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.  
 Celle dont la fureur poursuit votre enfance  
 Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance :  
 Mais ne la craignez point ; songez qu'autour de vous  
 L'ange exterminateur est debout avec nous.  
 Montez sur votre trône, et... Mais la porte s'ouvre :  
 Permettez un moment que ce voile vous couvre.

*(Il tire un rideau.)*

Vous changez de couleur, princesse !

JOSABET.

Ah ! sans pâlir  
 Puis-je voir d'assassins le temple se remplir ?  
 Quoi ! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte...

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte ;  
Tout est en sûreté.

## SCÈNE V

ATHALIE, JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER,  
SUITE D'ATHALIE

(Joas est caché derrière le rideau.)

ATHALIE, à Joad.

Te voilà, séducteur,

De ligue, de complots, de pemicieux auteur,

Qui dans le trouble seul a mis tes espérances,

Éternel ennemi des suprêmes puissances.

En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé :

De ton frivole espoir es-tu désabusé ?

Il laisse à mon pouvoir et son temple et ta vie.

Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie

Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.

Ce que tu m'as promis songe à l'exécuter :

Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me ramette,

Où sont-ils ?

JOAD.

Sur-le-champ, tu seras satisfaite.

Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

*Le rideau se tire. On voit Joas sur son trône ; sa  
nourrice est à genoux à sa droite ; Azarias, l'épée  
à la main, est debout à sa gauche : et près de lui  
Zacharie et Salomith sont à genoux sur les de-  
grés du trône : plusieurs lévites, l'épée à la main,  
sont rangés sur les côtés.)*

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois !  
 Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques ?  
 Reine, de ton poignard connais du moins ces marques.  
 Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochozias.  
 Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas.

ABNER.

Ciel !

ATHALIE, à Joad.

Perfide !

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidèle  
 Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle ?  
 Il fut par Josabet à ta rage enlevé :  
 Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.  
 Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste,  
 D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi !

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi !

*(Ici, le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans  
 du temple, et les lévites armés entrent de tous  
 côtés sur la scène.)*

ATHALIE.

Où suis-je ? O trahison ! ô reine infortunée !  
 D'armes et d'ennemis je suis environnée !

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper ;  
 Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.

Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée ;  
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi ! la peur a glacé mes indignes soldats !  
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas ?

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin...

ATHALIE.

Laisse là ton Dieu, traître.

Et venge-moi.

ABNER, *se jetant aux pieds de Joas.*

Sur qui ? Sur Joas ! sur mon maître !

ATHALIE.

Lui Joas ? lui ton roi ? Songez, méchants, songez  
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.  
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle,  
On vient à mon secours. Tremblez, troupe rebelle.

## SCÈNE VI

ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE, ET TOUS LES  
ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

ISMAEL, à Joad.

Seigneur, le temple est libre et n'a plus d'ennemis ;  
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.  
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,  
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.

Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,  
D'Ochozias au peuple ont annoncé le fils,  
Ont conté son enfance au glaive dérobée,  
Et la fille d'Achab dans le piège tombée.  
Partout en même temps la trompette a sonné ;  
Et ses sons et leurs cris dans un camp étonné  
Ont répandu le trouble et la terreur subite  
Dont Gédéon frappa le fier Madianite.  
Les Tyriens, jetant armes et boucliers,  
Ont, par divers chemins, disparu les premiers :  
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite ;  
Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,  
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.  
Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,  
Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie,  
Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie :  
Tous chantent de David le fils ressuscité.  
Baal est en horreur dans la sainte cité ;  
De son temple profane on a brisé les portes ;  
Mathan est égorgé.

## ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes !  
Oui, c'est Joas : je cherche en vain à me tromper ;  
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper :  
Je vois d'Ochozias et le port et le geste ;  
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.  
David, David triomphe : Achab seul est détruit.  
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit !  
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,  
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée :



Tantôt pour un enfant excitant mes remords,  
 Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,  
 Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.  
 Qu'il règne donc, ce fils, ton soin et ton ouvrage !  
 Et que, pour signaler son empire nouveau,  
 On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau !  
 Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :  
 Que dis-je souhaiter ! je me flatte, j'espère  
 Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,  
 Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,  
 Conforme à son aïeul, à son père semblable,  
 On verra de David l'héritier détestable.  
 Abolir tes honneurs, profaner tes autels,  
 Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

*(Athalie sort, les lévites la suivent.)*

**JOAD.**

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,  
 Et que la sainteté n'en soit point profanée.  
 Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris,  
 De leur sang par sa mort faire cesser les cris.  
 Si quelque audacieux embrasse sa querelle,  
 Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

**SCÈNE VII**

**JOAS, JOAD JOSABET, ABNER, ET TOUS LES  
 ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE**

*JOAS, descendu de son trône.*

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,  
 Détournez loin de moi sa malédiction,

Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie :  
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie,

*JOAD, aux lévites.*

Appelez tout le peuple, et montrons-lui son roi :  
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.  
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnaissance.  
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,  
Et, saintement confus de nos égarements,  
Nous rengager à lui par de nouveaux serments.  
Abner, auprès du roi reprenez votre place.

### SCÈNE VIII

UN LÉVITE, JOAS, JOAD, ET TOUS LES ACTEURS  
DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

*JOAD, au lévite.*

Hé bien, de cette impie a-t-on puni l'audace ?

LE LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.  
Jérusalem, longtemps en proie à ses fureurs,  
De son joug odieux à la fin soulagée,  
Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,  
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais  
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,  
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.



# CANTIQUES SPIRITUELS

---

## CANTIQUE PREMIER

### A LA LOUANGE DE LA CHARITÉ

Tiré de S. Paul, I, aux Corinthiens, c. 13.

Les méchants m'ont vanté leurs mensonges frivoles ;  
Mais je n'aime que les paroles  
De l'éternelle vérité.  
Plein du feu divin qui m'inspire,  
Je consacre aujourd'hui ma lyre  
A la céleste charité.

En vain je parlerais le langage des anges,  
En vain, mon Dieu, de tes louanges  
Je remplirais tout l'univers :  
Sans amour, ma gloire n'égale  
Que la gloire de la cymbale  
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abîmes  
Des mystères les plus sublimes,  
Et de lire dans l'avenir ?

Sans amour ma science est vaine,  
Comme le songe, dont à peine  
Il reste un léger souvenir.

Que me sert que ma foi transporte les montagnes,  
Que dans les arides campagnes  
Les torrents naissent sous mes pas ;  
Ou que, ranimant la poussière,  
Elle rende aux morts la lumière,  
Si l'amour ne l'anime pas ?

Oui, mon Dieu, quand mes mains de tout mon héritage  
Aux pauvres feraient le partage ;  
Quand même, pour le nom chrétien  
Bravant les croix les plus infâmes,  
Je livrerais mon corps aux flammes :  
Si je n'aime je ne suis rien.

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,  
Charité, fille de la Grâce !  
Avec toi marche la Douceur,  
Que suit avec un air affable  
La Patience, inséparable  
De la Paix, son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres,  
De la nuit compagnes funèbres :  
Telle tu chasses d'un coup d'œil  
L'envie aux humains si fatale,  
Et toute la troupe infernale  
Des vices, enfants de l'orgueil,

Libre d'ambition, simple et sans artifice,  
Autant que tu hais l'injustice,  
Autant la vérité te plaît.  
Que peut la colère farouche  
Sur un cœur que jamais ne touche  
Le soin de son propre intérêt ?

Aux faiblesses d'autrui loin d'être inexorable,  
Toujours d'un voile favorable  
Tu t'efforces de les couvrir :  
Quel triomphe manque à ta gloire ?  
L'amour sait tout vaincre, tout croire,  
Tout espérer, et tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles ;  
Le don des langues, les miracles,  
La science aura son déclin :  
L'amour, la charité divine,  
Eternelle en son origine,  
Ne connaîtra jamais de fin.

Nos clartés ici-bas ne sont qu'énigmes sombres :  
Mais Dieu sans voiles et sans ombres  
Nous éclairera dans les cioux,  
Et ce soleil inaccessible,  
Comme à ses yeux je suis visible,  
Se rendra visible à mes yeux.

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice.  
De notre céleste édifice  
La foi vive est le fondement.

La sainte espérance l'élève,  
L'ardente charité l'achève,  
Et l'assure éternellement.

Quand pourrai-je t'offrir, ô charité suprême !  
Au sein de la lumière même,  
Le cantique de mes soupirs ;  
Et, toujours brûlant pour ta gloire,  
Toujours puiser et toujours boire  
Dans la source des vrais plaisirs ?

---

## CANTIQUE II

**SUR LE BONHEUR DES JUSTES, ET SUR LE MALHEUR  
DES RÉPROUVÉS**

Tiré de la Sagesse, chap. 5.

Heureux qui, de la sagesse  
Attendant tout son secours,  
N'a point mis en la richesse  
L'espoir de ses derniers jours !  
La mort n'a rien qui l'étonne ;  
Et dès que son Dieu l'ordonne,  
Son âme, prenant l'essor,  
S'élève d'un vol rapide

Vers la demeure où réside  
Son véritable trésor.

De quelle douleur profonde  
Seront un jour pénétrés  
Ces insensés qui du monde,  
Seigneur, vivent enivrés !  
Quand par une main soudaine,  
Détrompés d'une ombre vaine  
Qui passe et ne revient plus,  
Leurs yeux, du fond de l'abîme,  
Près de ton trône sublime  
Verront briller tes élus !

Infortunés que nous sommes,  
Où s'égaraiet nos esprits !  
Voilà, diront-ils, ces hommes  
Vils objets de nos mépris ;  
Leur sainte et pénible vie  
Nous parut une folie ;  
Mais aujourd'hui triomphants,  
Le ciel chante leur louange,  
Et Dieu lui-même les range  
Au nombre de ses enfants.

Pour trouver un bien fragile  
Qui nous vient d'être arraché,  
Par quel chemin difficile,  
Hélas ! nous avons marché !  
Dans une route insensée  
Notre âme en vain s'est lassée



Sans se reposer jamais,  
Fermant l'œil à la lumière  
Qui nous montrait la carrière  
De la bienheureuse paix.  
De nos attentats injustes  
Quel fruit nous est-il resté?  
Où sont les titres augustes  
Dont notre orgueil s'est flatté?  
Sans amis et sans défense,  
Au trône de la vengeance  
Appelés en jugement,  
Faibles et tristes victimes,  
Nous y venons de nos crimes  
Accompagnés seulement.

Ainsi, d'une voix plaintive,  
Exprimera ses remords  
La pénitence tardive  
Des inconsolables morts.  
Ce qui faisait leurs délices,  
Seigneur, fera leurs supplices :  
Et, par une égale loi,  
Tes Saints trouveront des charmes  
Dans le souvenir des larmes  
Qu'ils versent ici pour toi.

---

## CANTIQUE III.

PLAINTE D'UN CHRÉTIEN SUR LES CONTRARIÉTÉS QU'IL  
ÉPROUVE AU DEDANS DE LUI-MÊME.

Tiré de S. Paul aux Romains, ch. 7.

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !  
Je trouve deux hommes en moi ;  
L'un veut que, plein d'amour pour toi  
Mon cœur te soit toujours fidèle :  
L'autre, à tes volontés rebelle,  
Me révolte contre ta loi,

L'un, tout esprit et tout céleste,  
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,  
Et des biens éternels touché,  
Je compte pour rien tout le reste :  
Et l'autre par son poids funeste  
Me tient vers la terre penché.

Hélas ! en guerre avec moi-même,  
Où pourrai-je trouver la paix ?  
Je veux, et n'accomplis jamais :  
Je veux, mais, ô misère extrême !  
Je ne fais pas le bien que j'aime,  
Et je fais le mal que je hais.

O grâce, ô rayon salutaire !  
Viens me mettre avec moi d'accord.

Et, domptant par un doux effort  
Cet homme qui t'est si contraire,  
Fais ton esclave volontaire  
De cet esclave de la mort.

---

### CANTIQUE IV

**SUR LES VAINES OCCUPATIONS DES GENS DU SIÈCLE.**

Tiré de divers endroits d'Isaïe et de Jérémie.

Quel charme vainqueur du monde  
Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?  
Malheureux l'homme qui fonde  
Sur les hommes son appui !  
Leur gloire fuit et s'efface  
En moins de temps que la trace  
Du vaisseau qui fend les mers,  
Ou de la flèche rapide  
Qui, loin de l'œil qui la guide,  
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la sagesse immortelle  
La voix tonne et nous instruit •  
Enfants des hommes, dit-elle,  
De vos soins quel est le fruit ?  
Par quelle erreur, âmes vaines,

Du plus pur sang de vos veines  
Achetez-vous si souvent,  
Non un pain qui vous repaïsse,  
Mais une ombre qui vous laisse  
Plus affamés que devant ?

Le pain que je vous propose  
Sert aux anges d'aliment ;  
Dieu lui-même le compose  
De la fleur de son froment :  
C'est ce pain si délectable  
Que ne sert point à sa table  
Le monde que vous suivez.  
Je l'offre à qui veut me suivre ;  
Approchez. Voulez-vous vivre ?  
Prenez, mangez et vivez.

O sagesse ! ta parole  
Fit éclore l'univers,  
Posa sur un double pôle  
La terre au milieu des airs.  
Tu dis ; et les cieux parurent,  
Et tous les astres coururent  
Dans leur ordre se placer.  
Avant les siècles tu règnes.  
Et qui suis-je, que tu daignes  
Jusqu'à moi te rabaisser ?

Le Verbe, image du Père,  
Laissa son trône éternel,  
Et d'une mortelle mère

Voulut naître homme et mortel.  
Comme l'orgueil fut le crime,  
Dont il naissait la victime,  
Il dépouilla sa splendeur,  
Et vint, pauvre et misérable;  
Apprendre à l'homme coupable  
Sa véritable grandeur.

L'âme, heureusement captive,  
Sous ton joug trouve la paix,  
Et s'abreuve d'une eau vive  
Qui ne s'épuise jamais.  
Chacun peut boire en cette onde ::  
Elle invite tout le monde :  
Mais nous courons follement  
Chercher des sources bourbeuses,  
Ou des citernes trompeuses  
D'où l'eau fuit à tout moment.

**ECOLE MUTUELLE**  
**COURS D'ÉDUCATION POPULAIRE**

**EN 24 VOLUMES**

Par une Société de professeurs et de publicistes



	vol
<b>Grammaire française</b> .....	1
<b>Arithmétique et Tenue de Livres</b> , par M. Colin.....	1
<b>Histoire naturelle</b> , par M. A. Ysabeau ..	1
<b>Agriculture</b> , par M. P. Joigneaux.....	1
<b>Cosmographie</b> , par M. J. Rambosson....	1
<b>Droit usuel</b> , par M. A. Masson.....	1
<b>Géographie générale</b> , par M. Fléchambault.....	1
<b>Physique</b> , par M. Francolet.....	2

	vol.
<b>Hygiène</b> , par M. A. Ysabeau.....	1
<b>Musique</b> , par M. A. Méliot.....	1
<b>Chimie</b> , par M. G. Francolin.....	1
<b>Géographie de la France</b> , par M. Dor- gère.....	1
<b>Mythologie et Religions</b> , par M. A. Genty.....	1
<b>Philosophie et morale</b> , par M. Andrieu..	1
<b>Botanique</b> , par M. A. Ysabeau.....	1
<b>Histoire de France</b> , d'après les meilleurs historiens.....	2
<b>Inventions et Découvertes</b> , par Gau- mont.....	1
<b>Géométrie</b> , par M. Faye.....	1
<b>Histoire du moyen âge</b> , par M. Andrieu.	1
<b>Histoire ancienne et moderne</b> .....	
<b>Dictionnaire de la langue française usuelle</b> , par N. David.....	2











Scholluda  
Schorda  
Donasth





Shobda  
Shobda  
Shobda





Cholera  
Chorda  
Dacrydium







Shobhuda  
Shobda  
Jonash



